

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CETTE MAISON QUE JE ME CONSTRUIS DANS LA GORGE
SUIVI DE
CE QUI SE JOUE SUR LES CORDES VOCALES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
BENOIT CAYER

JANVIER 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Johanne, je veux te remercier pour ton écoute, ton regard. Depuis le début tu es là, disponible, confiante, exigeante. Tu m'as aidé à entendre ma voix.

Merci à ces femmes autour de moi, qui parlent une langue qui est aussi devenue la mienne.

Merci Chantal pour tes mots forts, doucement. Merci maman pour ta présence.

Martine, ta sensibilité, ta rigueur et ta distance m'ont été essentielles. Merci de n'avoir été ni une amie ni une maman.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
-------------	----

CETTE MAISON QUE JE ME CONSTRUIS DANS LA GORGE.....	1
---	---

1.....	3
--------	---

2.....	12
--------	----

3.....	23
--------	----

4.....	31
--------	----

5.....	37
--------	----

6.....	47
--------	----

7.....	57
--------	----

8.....	66
--------	----

CE QUI SE JOUE SUR LES CORDES VOCALES.....	76
--	----

BIBLIOGRAPHIE.....	126
--------------------	-----

RÉSUMÉ

Dans ce mémoire, je me suis laissé envahir par la question de la voix, plus précisément par le rapport écologique qui s'établit entre toutes celles qui me traversent. Je me suis demandé en quoi ce rapport pouvait s'articuler dans un texte morcelé où la voix d'une femme se laisse parler.

En première partie de ce mémoire, le roman en fragments *Cette maison que je me construis dans la gorge* met en scène cette jeune femme qui se raconte par bribes. Dans un contexte familial étouffant où la folie ordinaire s'est incrustée depuis longtemps, elle évoque une série de moments et de réflexions au cours desquels sa voix tente de s'extraire de celle de sa mère pour mieux s'y arrimer. La forme même de l'écriture repose ainsi sur l'ambivalence (et l'ambiguïté) vocales. Parsemés de repères chronologiques relatifs à une thérapie, les autres bouts de textes forment quant à eux une temporalité diffractée, dilatée, où la voix cyclique reprend ses droits. Morceau par morceau, la voix lutte entre le désir de faire entendre toutes ses modulations et celui de les réprimer. *Cette maison que je me construis dans la gorge* est donc une déconstruction vocale, au sens où la jeune femme qui en est le passage, en oscillant entre son besoin de briser ses liens et celui de les refaçonner, crée une voix où la contenance et le silence ne sont pas étrangers aux débordements; une voix constamment sur le seuil, ou du moins qui le fait constamment changer de place.

La question fondamentale qui a traversé ce mémoire et qui s'est étayée dans l'essai *Ce qui se joue sur les cordes vocales* a été la suivante : d'où est-ce que ça parle? Pour que cette voix de femme s'incarne en moi, j'ai dû me mettre en position de réapprentissage langagier, de re-étrangement vocal. En partant de divers centres où la voix de ma mère et celle d'une amie ouvraient des espaces de jeu, une réflexion sur le lieu que j'occupe et les voies souterraines qui prolifèrent en moi s'est imposée. Inspirée du rapport à la sous-conversation tel qu'investi par Nathalie Sarraute, ma réflexion s'est également nourrie des essais de Enis Batur et de Jean-Bertrand Pontalis, qui se sont tous deux intéressés au rapport à l'entrouverture et à la marge, sans compter les héritages de Roland Barthes et de Marcel Proust qui ne cessent de grandir en moi.

Ces deux textes, faits de fragments vocaux et de morceaux de corps, se répondent, comme si l'un était le négatif de l'autre, ou son moule. À l'intérieur, se laisse entendre une voix toute balbutiante, une voix discrète, qui ne sait ni d'où elle part ni où elle va. Je me suis laissé imprégner par cette voix, en refusant de la comprendre et de l'expliquer.

MOTS CLÉS : FRAGMENT, VOIX, FOLIE ORDINAIRE, MÈRE-FILLE, MAISON, SILENCE, CONTENANCE, TROPISME

À Reine-Aimée, Clément,
Yvan et Chantou

CETTE MAISON QUE JE ME CONSTRUIS DANS LA GORGE

1

Sur la vitre, une égratignure court à sa perte. Je la suis des yeux, en contemple le moindre détail. Je la suivrais bien du bout des doigts mais j'aurais peur de me couper.

Au milieu de la paroi, mes paupières se ferment toutes seules. Je palpe le verre pour avoir une prise sur quelque chose. Son contact froid me choque un peu mais la sensation disparaît vite, les fourmis reviennent dans mes doigts. Je rouvre l'œil.

Dans l'égratignure de la vitre et tout autour, je me vois. Je vois ce qui en moi se voit tout de suite, pas besoin de plisser les yeux. Lèvres minces, chevelure cassante, mâchoire tombante. Le grain de ma peau a perdu son éclat, mes cernes sont devenus violets, les muscles de mes joues se sont couchés, bonne nuit.

On dirait le visage de maman.

Elle me tient par le bras depuis qu'on est sorties de la voiture que papa conduisait. Elle ne me tient pas comme une maman, mais comme une petite fille qui a

peur, qui se cache, qui s'accroche à moi de toutes ses forces, qui me supplie d'arrêter de me regarder dans la porte vitrée. Il faut l'ouvrir avant que nos corps ne changent d'idée.

Grande inspiration. Je laisse derrière moi la ville enneigée et ses mirages. Je bloque tout pour aller voir la thérapeute. Maman me suit, elle me suit toujours.

*Elle perdit ses tics.
Elle arrivait à se faire remarquer à force de discrétion.
Geler son visage.
L'angoisse l'obligeait à cela pour se laisser un peu tromper;
la crispation du visage
donnait une grimace en forme de sourire.
Gelé, son visage.*

Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*

J'essaie de regarder le corps de maman sans rien compartimenter. J'essaie de le voir comme un tout, mais ses épaules prennent toute la place, ses petites épaules arrondies sous ses cheveux minces attachés dans son élastique. On dirait qu'il y a juste sa nuque et la raideur qu'elle porte depuis toujours. C'est cette raideur-là qui la fait se tenir debout. Si ses nerfs et ses muscles n'étaient pas aussi durs, elle s'effondrerait sur le plancher, on la confondrait avec les dalles.

J'ai envie de lui masser la nuque, peut-être même un peu trop fort. Sa nuque c'est un tronc d'arbre mort. Mes mains sont des chalumeaux qui vont faire monter la sève. Il

faut que je pétrisse maman avec ces forces qui me viennent quand je suis morte pour que l'arbre mort ne sèche pas dans la cuisine.

Mais je reste assise à regarder papa qui savoure sans rien dire la vinaigrette que maman a préparée. Il y a une minute, maman brassait la salade, vérifiait la température du four, ajoutait de l'origan et une pincée de sel dans le rôti de veau, pas plus qu'une pincée, ton père fait de l'hypertension, maman qui, maintenant, court à l'évier avec sa casserole et ses ustensiles sales, il faut les laver avant que ça colle et puis j'ai le temps, là. Elle a bien raison d'être aussi efficace avenante responsable, pas comme Suzie et ses coloc, qui veulent avoir du plaisir avant tout, boire rire chanter séduire baiser et tant pis s'il y a trois verres de vin qui se cassent, tant pis si la nappe est foutue, tant pis si la voisine du dessus ne dort pas parce que les bruits authentiques de ceux qui savent s'amuser la dérangent. Maman sait vivre.

Je devrais lui demander de venir s'asseoir avec papa et moi autour de la table, un petit verre de rouge. Son corps serait léger, ses mains inutiles, son visage un paysage neuf. Ses mots ne seraient plus des questions mais des bruits doux. Je devrais lui dire de venir. Mais j'attends qu'elle franchisse de plein gré son côté du comptoir toujours déjà nettoyé.

Elle n'a plus rien à faire maintenant. Son corps encombre. Elle enlève ses gants jaunes et cirés puis se lave les mains sous l'eau froide parce que l'eau chaude c'est pour la vaisselle. Elle les essuie vite pour les croiser sur sa poitrine. Elle reste au lavabo, loin de la conversation entre papa et moi. Elle lance des « oui » et des « ah bon », des étoiles filantes vite perdues de vue, pas le temps de faire un vœu. Papa a terminé sa salade.

*

Maman est derrière ma bibliothèque, un pinceau à la main. Elle est penchée. Son corps trouve le moyen de se plier de toutes sortes de façons parce qu'il le faut. Elle fait le découpage, en est à sa troisième couche. Elle n'a pas oublié un seul recoin ni non plus laissé de coulisses. Une fois la bibliothèque remise à sa place, la perfection ne se verra pas.

*

Le bruit des voitures est sourd, la neige le camoufle. Elle tombe doucement, mais abondamment. Des millions de flocons épais qui s'écrasent.

J'arrive à une intersection. J'attends que les deux voitures qui viennent en sens inverse s'arrêtent complètement. Sous leurs pneus, c'est de la glace noire.

Le quartier résidentiel est de l'autre côté de la rue. Le vent est moins piquant à cause des maisons et des arbres.

Sur le trottoir, le bruit que fait la neige sous mes bottes est un peu croustillant. On dirait la ligne mélodique d'une berceuse. Les escaliers de la maison sont les mieux nettoyés de la rue. En ouvrant la porte, je lance un « bonjour » au corridor, au fauteuil, à la télévision, à la marqueterie, aux laminés, aux plantes, aux murs bruns, à la table, à papa et maman, à tout ce qui est à sa place. J'entends deux voix souriantes confondues me répondre « bonjour ».

*

L'haleine de maman sent la nourriture. Cette odeur me rassure et me répugne. Ses petites dents tartinées, elle a honte de les montrer. Pas tant parce qu'elles sont jaunes et serrées, que parce que sourire c'est ouvrir une brèche.

*

Papa et maman sont assis sur le bout de leur fauteuil à brandir le poing, des papillons dans le ventre. Ils sont en osmose avec la télévision. Tous ces jeunes qui déplacent des montagnes, de celles qu'on croyait indélogeables comme ces cailloux que maman traîne avec elle depuis toujours, ces cailloux qui restent en elle même si elle en dépose chaque jour dans mon sac, mon sac que je voudrais vider, mais les cailloux ça remplit et les choses remplies sont moins effrayantes que les choses vides. Ces jeunes ont marché à l'unisson pour que plus personne ne reste seul dans une chambre d'hôpital psychiatrique ou dans un deux et demi.

Papa et maman sont au cœur des événements.

Le téléphone sonne. Il est cinq heures et demie. On sait tous qui est à l'autre bout du fil. Maman regarde papa, qui lui renvoie son regard comme un domino qui accroche le visage de maman et l'amène à se tourner vers le téléphone. Papa et maman savent que je ne parle plus à mon frère. C'est compréhensible, c'est inadmissible. Le téléphone

continue de sonner. Papa ne bouge pas, seules les publicités le lui permettent. Il se concentre sur les jeunes à l'écran, qui ont l'âge de mon frère. Ils sont dans un état d'exubérance, font les mêmes gestes en même temps. Ils ont trouvé leur témoin, leur salut. Leur corps respire la liberté. L'effet domino tend vers le haut et le bleu, c'est l'énergie du groupe, la société entière s'implique, tout le monde vibre au diapason. Ils sont sortis de leur chambre d'hôpital psychiatrique, de leur deux et demi. Maman se lève et va dans la cuisine pour répondre au téléphone.

*

Il n'y a pas beaucoup de voitures à cette heure-ci. Le ciel est noir depuis longtemps. En fait il n'est pas noir, il est gris-orangé à cause de la pollution lumineuse. Le ciel c'est une toile opaque sur laquelle apparaissent de temps à autres quelques points lumineux. Je ne crois pas que Suzie les remarque. Ce qui l'intéresse, c'est le vent qui fouette et la vue qu'on a. Suzie s'intéresse au trop, au gros. Les édifices pleins d'une vie qui ne s'arrête pas. Ces édifices ne bougent pas mais donnent l'impression que ça bouge, que ça fait circuler le sang aussi vite que les rares voitures sur le pont où on marche Suzie et moi, en regardant la lutte que se font l'eau froide et la glace dans le fleuve à travers le grillage qui empêche les dépressifs de se suicider. Une lutte inutile puisque la neige les recouvre et que le courant en-dessous est plus fort que tout même si ça ne paraît pas.

J'ai l'impression de vivre quelque chose de spécial avec Suzie. Quelque chose qui soude notre amitié. C'est la première fois que je marche sur le pont sans raison – c'est

interdit l'hiver. Pour moi c'est spécial, grandiose, ça bouge. Pour Suzie, c'est une aventure comme tant d'autres.

*

Papa le savait. Un mardi après-midi, même s'il n'y a pas de neige accumulée sur la route, il y a des embouteillages. Papa suit les autres voitures de près, mâche des mots fâchés aux conducteurs qui lambinent dans la ligne gauche, puis coupe une camionnette pour ne pas manquer la sortie. On se perd dans les embranchements. Maman regarde par la fenêtre. Il neigeote. Les muscles de sa mâchoire se contractent et se relâchent. Comme si elle se faisait chicaner.

*

Maman est une fosse au trésor. Quand on l'ouvre, il y a des toiles d'araignée qui scintillent au plafond.

*

Maman ramène à elle son cendrier. Elle le fait glisser doucement sur la table. La couleur ambrée du cendrier fait nager des cristaux de lumière. Je suis engourdie, comme hypnotisée par ce mouvement tout simple, et flotte en moi la friction du cendrier en verre

sur la table de bois verni. Maman s'allume une cigarette. Ses doigts, ses lèvres, son port de tête affichent de la maladresse et de l'hésitation. Ça a toujours été comme ça.

Elle se tord la bouche pour expulser la fumée. Il ne faut pas la souffler directement sur les gens. Maman meuble le silence avec des mots lisses qui s'éteignent sur tout ce qu'il y a autour. Ses mots sombrent dans les murs bruns, se confondent dans les motifs rassurants de la marquèterie, glissent sur le rebord sans poussière de la fenêtre fermée.

La cigarette reste droite, le bois verni reste verni, la couleur ambrée du cendrier reste chaude et pourtant, cette table, c'est un lac noir où l'on se noie.

Maman regarde par la fenêtre. La neige haute et le ciel bas sont d'un même gris humide qui s'infiltré. Maman pourrait observer les branches nues et tordues des arbres et les fils électriques, des lignes qui partent dans toutes sortes de directions, des ramifications qui permettent de quitter le centre de la table. Mais maman ne se perd pas dans les lignes parce que les lignes ça fait semblant de conduire ailleurs alors qu'au fond ça s'enroule et ça étouffe. La propreté de la fenêtre est plus préoccupante. Elle se lève pour l'ouvrir. Fumer sans aérer c'est sacrilège, et puis il ne fait pas si froid que ça.

Je dis à maman « je me sens heureuse, c'est venu comme ça ». Maman fait bouger ses sourcils puis elle croise ses bras fanés. Si je lui dis qu'aujourd'hui je suis heureuse, c'est que demain je retomberai, on tombe toujours, elle le sait, je le sais. Heureusement qu'il y a des cendriers.

Maman écrase sa cigarette et ferme la fenêtre. Son angoisse se faufile en moi. Nos sourires sont des volutes de fumée qui nous soulagent, c'est-à-dire qu'ils nous empoisonnent. Je ne veux pas m'encastrier dans l'ambre du cendrier comme un insecte.

2

La moquette est salie par des pieds nerveux qui l'ont trop aplatie. La même texture que sur les visages dans la salle d'attente. Visages de poussière synthétique. Visages qui sentent le renfermé. Silhouettes voûtées prisonnières de leur position assise. J'ai peur de leur ressembler. Je me tourne vers maman mais c'est pire.

Une odeur bizarre tout à coup. Celle de la honte du corps, de la voix, de ce qui est tout creux. La honte de basculer dans la folie ordinaire à laquelle personne ne s'intéresse parce que ce n'est pas insolite. C'est la transpiration de maman ou bien la mienne?

La pression sur mon bras se relâche, la main frêle de maman se retire. Plus de guide, plus d'étau. Je suis seule, et je marche vers le comptoir d'accueil. Je flotte plutôt, en caressant précautionneusement chacune des chaises sur mon passage. Elles sont droites, alignées, comme autant de mamans et de petites filles qui s'imitent et s'appuient l'une sur l'autre. Sous mes mains, la cuvette froide me secoue juste assez pour m'empêcher de m'affaler sur l'une des chaises.

Il y a une jeune femme derrière la vitre moirée. Ses mains sont posées à plat sur le comptoir de mélamine blanc sale. Teint de pêche, boucles blondes d'une grâce sans nom, ongles bien limés, vernis transparent. C'est une couverture de magazine. Une rivale contre laquelle je perdrai toujours. En me disant d'aller m'asseoir, elle penche la tête. Je vois sa repousse grise. Chacune ses failles. Ses lèvres dessinées, qui m'ont vouvoyée et m'ont appelée madame, s'étirent en un sourire professionnel qui me méprise. Elle n'a aucune ride, pour l'instant.

Je reste debout. Entourée de corps fatigués et de couvertures de magazine fripées. Maman est assise à côté de moi, toute petite, toute pliée, comme sa bouche qui ne dit rien depuis qu'on est entrées. Maman ne va se lever que si la thérapeute m'appelle. Si elle a envie de pipi, si elle a soif, elle attendra. Maman est une salle d'attente, une rangée de chaises de plastique résistantes. Sauf que si je m'assois dessus pour vrai, ça va se fendre. Elle est le tapis usé sous ces chaises, le sourire travaillé sur les visages derrière le comptoir de mélamine blanc sale. Elle est le mur mat qui supporte. Maman est un tas de dossiers beiges bien rangés dans des classeurs métalliques. Elle est ce temps d'angoisse silencieuse pendant lequel la thérapeute ne t'appelle pas. Elle est cette pile de brochures et de dépliants qui traînent sur les cubes entre les chaises, cette addition de petits crimes chuchotés distraitemment d'un patient à l'autre.

Maman est le lieu que je connais le mieux.

*Elle avait toujours peur de donner un avantage
contre elle dans ses paroles,
de dire quelque chose qui la diminuât.*

Proust, *Le temps retrouvé*

Je meurs d'envie de lui en parler. Ce n'est qu'un projet, même pas, juste une idée. Si je lui en parle et que ça ne se concrétise pas, j'aurai honte. Je n'ai pas envie de penser à ça. De toute façon, j'ai beau essayer de contenir mes transports, dans ces moments-là rien n'y fait. Je décharge tout et quand mes projets s'effritent j'ai l'air ridicule, mais je l'oublie aussitôt qu'un nouveau projet me passe par le ventre, j'ai juste hâte de le raconter et puis pourquoi m'en empêcher, « Suzie, tu sais ce que je prépare en ce moment? »

*

Maman est assise sur le bout de sa chaise, sa chaise qu'elle a emportée de la cuisine, maman a emporté un bout de cuisine avec elle. Le téléphone n'aurait pas le temps de sonner deux coups qu'elle y répondrait, mais il ne sonne pas souvent : quand il sonne, c'est soit mon frère, soit un faux numéro. Papa est affalé dans son fauteuil. Son ventre mou s'anoblit. Celui de maman est petit, presque pointu, elle le comprime avec ses

bras mous. On regarde un *Louis de Funès*. Papa s'esclaffe, maman aussi, mais juste après lui. Son rire est moins fort que celui de papa.

Les rides de maman la rendent belle quand elle rit, on dirait que ça se peut. Le film, je m'en fous, c'est maman qui compte. Son petit corps sans prestance sur le qui-vive, j'en redemanderais. Elle se déplie. C'est grotesque, c'est-à-dire que c'est bouleversant. Elle essaie de me dire quelque chose, mais ses mots sont des questions, même pas embêtantes. Non maman je ne vais pas bien je ne suis pas la sauveuse de la maison je suis comme mon frère j'ai un feu qui irradie mes viscères je danse deux heures par jour mais je suis morte je n'ai plus envie de rire aussi fort que papa avant je ne pouvais pas m'asseoir plus de vingt minutes d'affilée mon dos m'aurait élancée mais là je passe des journées entières assise devant le miroir à me pelleter les yeux.

C'est ce que je lui dirais si je n'avais pas peur de la briser. Ce n'est pas vrai. Je lui ai déjà dit des dizaines de fois.

*

À voir l'asphalte blanchi par le froid, le froid mordant du matin, je me sens revigorée. L'idée d'être dans ce froid sans neige sans vent fait naître quelque chose dans mon ventre. Ça travaille, ça remue, comme des tisons, comme une concoction à base de tessons de bouteilles. Tous les bruits qu'il y a en moi s'échapperaient si je mettais mon pied nu sur l'asphalte brûlant de froid. Ces bruits sont des hoquets réprimés à cause de la

cuisine où la température est toujours clémente, c'est-à-dire suffocante. Si j'ouvrais grande la fenêtre et que je laissais le froid prendre possession de la cuisine, ça craquerait de partout, peut-être même que ça goutterait, que ça coulerait. Rien que d'y penser les tesson de bouteilles m'éraflent gentiment le ventre puis se mettent à fondre. Ça fait mal mais je sais qu'après ce sera fini.

Par la fenêtre, je vois un enfant emprisonné dans ses habits d'hiver. Il croit qu'il est au chaud. S'il se déshabillait et que le froid giflait son petit corps nu, ça lui ferait le plus grand bien. Je pense ça, je dis ça, mais je suis là dans la cuisine, maman n'est pas loin, la table trône, la fenêtre est fermée. Je n'ai même pas baissé le chauffage.

*

Maman pousse ma porte, un panier de vêtements propres dans les mains. Elle dépose le panier par terre puis reste là. Elle porte un chandail large, des pantalons larges, du même bleu-gris que la mousse qui s'accumule dans le filtre de la sècheuse. Elle se mord les lèvres.

En la regardant j'ai l'impression que moi aussi j'ai fait quelque chose de grave. Maman me dit, on dirait qu'elle va pleurer, qu'elle a oublié que ma robe rouge échancrée n'allait pas dans la sècheuse. Elle la prend, la tend, se remord les lèvres, puis elle la dépose sur mon lit comme si c'était une grande brûlée. Maman s'excuse. Sa bouche ne bouge pas beaucoup. Ma robe n'a pas rétréci. Maman s'en va en s'excusant encore avec dans les bras le panier vide.

*

Le tain du miroir de la porte de douche est taché à cause du savon qui s'y est incrusté et que personne n'a nettoyé depuis des années. Quand je dis personne, je veux dire maman. Maman nettoie toujours tout avec une telle application, un tel acharnement. Sauf les miroirs.

*

Maman tâte les pêches une par une, les yeux braqués dessus. Sa mission c'est de choisir six bonnes pêches.

Le marchand la regarde, tout bonhomme, tout sourire, il regarde maman raidie et concentrée sur ses pêches. Il lui lance une question avec sa grosse voix, sa voix qui fait peur, sa voix qui rassurerait si maman était capable de l'affronter ou si elle était capable de jouer, mais au lieu de ça elle se rentre la tête dans le cou. Le marchand répète sa question qui n'est pas une question, juste une main tendue, mais quelle main, quelle poigne, les mains tendues finissent par broyer. Maman ose enfin se tourner vers le marchand. Elle ne le regarde pas. Elle lui sourit. Docilement.

Maman bafouille quelque chose. Ça semble être adressé au marchand, mais ça s'adresse à moi. Je suis sa courroie de transmission.

Maman tend ses pêches au marchand, en silence. Quoi que le marchand dise, elle acceptera. Maman est une vieille enfant qui ne connaît pas la répartie ni l'espièglerie, une

vieille enfant qui obéit au doigt et à l'œil et qui attend que la cloche sonne pour se rendre compte qu'elle a envie de pipi. La récréation, c'est angoissant, tout y est imprévisible. Le marchand dit à maman « ça vous fera un gros trois dollars et vingt-cinq, madame ». Dans les oreilles de maman, ça crie comme un ordre.

*

Mon corps et celui de maman sont des ramassis de petits tas. Quand on passe le balai, on réunit les petits tas pour en faire un grand. Après on le met dans le porte-poussière.

*

Ça ne sert à rien de lui demander. Je veux éviter de lui poser la même question que je lui pose depuis longtemps. Je sais qu'elle va essayer de me rassurer avec sa voix chevrotante qui n'ose pas la vérité. Pas parce que son visage est pire que le mien, mais parce que maman a peur de mes déversements. Ceux de mon frère nous ont tués, c'est-à-dire qu'ils nous ont rapprochés. Je ne la crois pas quand elle me dit que mon visage est le même qu'avant, mais je la crois presque quand elle me dit que ce n'est pas important.

*

Trois nymphettes rigolent sur le coin de la rue. La plus belle se met à chanter en entraînant les deux autres à l'imiter. Au même moment, une dame passe. Elle ne se gêne pas pour les fusiller du regard. Jamais maman ne se serait permis un tel jugement.

*

Je fais des exercices faciaux devant le miroir. Ça me dégoûte, c'est-à-dire que ça m'encourage. Souris, souris pas, souris, souris pas, plus d'une heure par jour. Ma bouche va peut-être remonter puis accrocher mes yeux qui traînent dans la mare, l'entraînement ça fonctionne, rigueur, rigueur, rigueur. Je me regarde encore, je me regarde tout le temps. Je suis laide, je le sais, je fais semblant que je ne le sais pas quand je souris, mais je le sais. Je ferme les yeux quelques secondes, je me regarde encore, au cas où ce serait différent.

*

Dans le placard d'entrée, il y a le grand chandail de laine de maman, sans vraie couleur. Je respire dedans. Longtemps.

*

La silhouette de papa s'éloigne dans le couloir. Son dos courbé nous laisse maman et moi à nos déclarations muettes d'amour et de guerre.

Papa va dehors avec sa pelle. C'est la troisième fois depuis ce matin. Trop de neige entassée ça se pellette mal.

Je parle à maman. Je parle bien. En parlant bien, je la juge. Je ne parle pas comme elle. Je fais exprès de ne pas parler comme elle. D'habitude, on parle la même langue. Une sauce épaisse faite de phrases qui commencent dans ma bouche, sautent dans celle de maman, reviennent dans la mienne, recommencent en tournant lentement ou vite, toujours vers le centre, sans qu'aucune expiration tranchante ne sorte. Je change la recette pour que maman ne se couche plus dans ses phrases toutes faites.

Pour maman, la façon dont je travaille mes mots est naturelle. Puisque c'est naturel, ça veut dire que c'est dans l'ordre des choses, ça veut dire que si maman se sent diminuée par ma façon de bien prononcer chaque mot, c'est parce qu'il faut qu'elle se sente diminuée. Maman sait pourtant que je fais du théâtre avec elle, mais cette pensée n'arrive pas à se déployer dans sa tête parce que ça voudrait dire que je suis un monstre qui se sait monstre et les monstres qui se savent monstres, ça n'existe pas.

Mes mots mitraillent sans bruit l'estomac de maman. Les siens veulent retenir, ne pas ouvrir, si on ouvre on s'expose, on s'offre troué à la mitraille qu'il y a forcément devant soi quand on se met à parler. Les mots que dit maman sont tricotés serré pour ne pas laisser passer l'air infect de la déstabilisation qui mène à l'angoisse qui mène à la petite folie qui mène à la grande qui mène à l'hôpital psychiatrique et aux deux et demis. Les mots de maman sont autant de couvercles qui empêchent l'eau bouillante de se

répandre dans la cuisine et de déborder jusque dans le couloir et pourquoi pas dans le salon, autour du fauteuil de papa. Dans la casserole, il y a toutes sortes de mots qui germent, le magma y creuse des sillons remplis d'acides et de beautés que maman ne laissera pas s'éparpiller. Parfois, je me dis qu'elle attend que je sois couchée pour enlever le couvercle, devant son miroir, avec papa qui ronfle dur. C'est à ce moment-là qu'elle se met à chuchoter des mots qui fracassent les murs, les fenêtres et les corps. Mais maman n'en fera rien. Quand elle monte dans sa chambre, c'est pour dormir.

Maman dit des choses qui ne sont pas des mots clairs. Tout ce qu'ils drainent s'enfonce en moi comme dans un gros banc de neige. Si j'étais une étrangère, ce serait de la bouillie. Je lui demanderais de répéter ce qu'elle vient de dire en prenant un ton pédagogique agacé. Mais puisque je la connais par cœur, je comprends chacune des mailles de son babil, celui qui baigne la table depuis toujours.

Je pose ma voix, en caressant les sons. J'insère délibérément dans mes phrases des mots qu'elle ne connaît pas, et je le fais sans lui signifier que ce sont des mots qu'il est normal de ne pas connaître. Maman n'ose pas froncer les sourcils, écarquiller les yeux.

Papa rentre, tout rouge, tout frais, tout neuf. Il est fait de neige bien pelletée, de dehors froid qui engourdit et réveille en même temps mais pas trop. Il va s'asseoir dans son fauteuil. Il entend tout ce qu'on échange sans prendre la peine de nous écouter. Même s'il le faisait, il ne saisirait rien. Ce qui se trame entre maman et moi n'est pas palpable, pas visible. Ce qui se passe dans les mots, sur les mots, sous les mots, à côté des mots, papa ne peut pas s'en rendre compte.

Petit à petit, je gagne du terrain, je repousse maman dans la cuisine. Nos corps sont parallèles. Ils ont pris la forme des mots de maman et vacillent près de la table. Je

pourrais continuer le jeu jusqu'à ce que maman se réfugie derrière le comptoir et se mette à préparer le souper. Mais les dés sont pipés, le vrai jeu c'est dehors, avec les autres, ceux avec qui je trébuche sur les mots. Le vrai jeu implique que je sorte du corps de maman.

La thérapeute m'appelle. Sa voix est grave, en confiance, une voix qu'on ne contredit pas. Je marche vers son bureau en accélérant le pas comme si j'étais pressée de me faire mal.

Elle est élancée, impressionnante. C'est un mur auquel on se cogne. Elle me dit de m'asseoir. Son sourire est humain et professionnel, ses gestes s'harmonisent à tout.

Elle me dit « vous allez bien? » Certains mots sans aspérité, sans suie, se fraient un chemin au travers de ma gorge mais rien ne sort. Je fais oui de la tête. Je n'entends que la supplique séculaire de maman, « ne fais pas de bruit, surtout pas de bruit ».

La thérapeute me demande de lui décrire mon état.

*Elle éprouvait, comme une terreur, le sentiment qu'en donnant
 tout ce que son aspect physique promettait,
 son être moral pourrait se dissoudre, se liquéfier,
 Ils ne savaient pas, eux tous,
 qu'elle n'était faite que de morceaux, de fragments épars
 dont elle n'imaginait pas l'assemblage, la mise en ordre,
 elle n'était que cris et fracas sous son silence.*

Marie-Claire Blais, *Le sourd dans la ville*

J'essaie de me retrouver dans le miroir mais il n'y a pas de contour, juste du flou qui gagne la bataille. Ça laisse du gris sous mes yeux et ça coule. Ma peau a tourné, m'a mangée. C'est de la peau qui n'a plus envie de se tenir, elle veut s'abîmer.

*

Son ventre, ses hanches, ses cuisses, ça bouge mal. Ni femme ni maman. Ce que je vois tout affairé dans la cuisine est informé. À trop creuser son visage en évitant de le regarder avec ses yeux peureux, elle a oublié de se préoccuper du gras qui s'accroche en

bas. Maman n'est pas grosse, elle ne l'a jamais été. Mais ce qui était ferme, ce qui propulsait, ce qui lui donnait de la volonté, ce qui créait la vitesse s'est lentement arrondi, amolli, puis expansé, et maintenant ça reste là.

Je parle d'elle, je la regarde, je la juge, mais c'est de moi qu'il est question, toujours de moi.

*

Ce matin, en me levant, j'avais mal au dos, mal à la tête, j'avais mal partout. Je me suis dit, voilà ce que doit ressentir maman dès que quelqu'un la regarde.

*

Les yeux de maman essaient de tricher. Même si elle me regarde avec ce regard qu'elle fabrique du mieux qu'elle peut - ça ne tiendra pas - même si elle veut que la confiance et la fierté enrobent ses yeux, c'est le doute en dessous qui dépasse. Doute de moi de papa d'elle de mon frère de la femme de la mère. Ses yeux s'enfoncent loin sous les plis des paupières. On ne peut pas dire de quelle couleur ils sont. Sous ses yeux, c'est crayeux. De petites rides molles. Des poches d'humiliation.

Elle voudrait me regarder, mais mes yeux déçus sont plus forts que les siens. La confiance et la fierté qui essayaient d'exister dans les yeux de maman se répandent sur le plancher, quelqu'un va encore glisser dessus.

*

Papa et maman reviennent de leur séance d'entraînement. La maison, pour la faire respirer, une heure sans papa et maman suffit.

Une fois par semaine, ils font partie d'un groupe. En y pensant, mon cœur bat de fierté, c'est-à-dire de peur.

Papa et maman échangent sûrement des banalités avec ces gens-là.

Un jour, ils vont revenir de leur séance d'entraînement et ils vont planifier une soirée avec leurs nouveaux amis. Ils seront autour de la table à boire du bon vin, maman leur racontera des anecdotes en parlant fort, elle ne passera pas la soirée à se taire ou à poser des questions. Maman sera capable de raconter des histoires palpitantes et de les suspendre avec des silences pleins. Personne n'osera intervenir. Et quand elle aura terminé son histoire, tout le monde rira de bon cœur, ou sera touché, ou les deux, surtout maman.

Papa et maman reviennent de leur séance d'entraînement, et je vois à leur visage démolé qu'ils ont encore échoué. Ils n'ont invité personne, personne ne les a invités.

*

Elle est au seuil de la porte de ma chambre et ne dit rien. Son visage n'est pas fâché. On ne dirait pas qu'elle a arrêté sa marche devant ma porte.

Elle regarde dans ma chambre, avec ses yeux qui ne fixent rien. Maman est une cuisine en train d'être bien rangée, un couloir dans lequel on marche.

Elle voudrait me dire de baisser la musique que je fais jouer à tue-tête. Je ne suis plus une adolescente. J'attends qu'elle me le dise, qu'elle s'impose, qu'elle dépose son pied. Si je danse tous les jours, si je chante, si je porte ma robe rouge échancrée, c'est que je suis heureuse, que je peux l'être, et être heureuse c'est réveiller maman, la réparer, ou bien la laisser mourir.

Maman ne dit rien. Ses pieds restent dans le couloir. Pas longtemps. Elle finit par s'en aller.

*

Sur cette photo de maman et moi, c'est fort. On dirait que la lumière émane de nos sourires complices.

Maman et moi, on est debout sur cette photo-là. Enserrées l'une à l'autre, dans la cour, près du pommier. Le vent a défait nos cheveux. J'ai douze ans. Papa venait de ramasser les dernières feuilles d'automne. Il allait neiger pour la première fois. On voit que la texture de l'écorce de l'arbre près de nous est froide, presque pétrifiée. C'est l'hiver en train de se faire, l'hiver qui se prépare mais n'arrive pas.

On jurerait que les yeux de maman dessinent des choses avec des couleurs vives et qu'ils ne veulent qu'une chose, montrer ce qu'ils ont dessiné.

Je le vois bien sur la photo, maman n'est pas triste quand elle sourit.

*

Papa et maman ont un peu de nourriture dans leur bouche quand ils parlent. Ils parlent trop. Leurs lèvres sont plus foncées sur le bord intérieur. C'est le vin. Il a même taché leurs dents. Les miennes le sont sûrement aussi. Leur visage est rougi, bouffi, presque monstrueux. Ils ne s'en rendent pas compte. Ils font du bruit avec leur salive et leurs ustensiles.

Papa, maman et moi, on est dans un restaurant portugais, pas trop loin de la maison. Les os flottent dans leur jus, les grains de riz parsèment les assiettes à moitié vides. On a joué le jeu du remplissage. Couper l'autre, rire à gorge déployée, faire des gestes francs, des gestes qui s'échappent. On peut se regarder dans le blanc des yeux sans avoir peur de tout casser. Si un verre de vin éclate par terre, personne ne l'entendra.

Ils sont longs les serveurs pour débarrasser. Ils ne veulent pas de table desservie, c'est-à-dire mortuaire. Maintenant la musique bat son plein. Papa, maman et moi on parle encore plus fort. Rien ne peut nous enterrer. C'est à cause des plats empilés, des bouteilles de vin et des haut-parleurs. À cause de la maison qui ne nous surveille pas avec son plafond bas.

Trois couples se mettent à danser. Des visages de clowns, des corps de pantins. Leurs petits pas sur le tapis noir. Ils se pilent dessus et ça ne les dérange pas. La joie est

là. L'un de ces couples, c'est papa et maman. Ils font leur pantomime en suivant le rythme des autres qui ne suivent pas la musique qui va trop vite. Papa et maman ont l'air unis.

*

Maman dit souvent « c'est comme ça », puis elle regarde par terre. Elle attend que quelque chose de grand se passe mais personne n'y croit.

*

Chez Suzie et ses colocs, il y a des vers à farine dans les armoires encombrées et bordéliques, les couvercles des pots ne vont pas avec les bons pots, la vaisselle sale traîne sur le comptoir, il y a des fourmis sur le plancher toujours graisseux. Personne ne s'en formalise. Mais Suzie grimpe dans les rideaux si quelqu'un achète des tomates préemballées dans du styro-mousse, elle s'offusque de ce que les gens dépensent trop en s'achetant des plats Tupperware au lieu de quoi, ils pourraient tout simplement recycler des pots de plastique.

Chez Suzie et ses colocs, il y a toujours des gens qui dorment sur de vieux fauteuils. Les plantes ne sont pas bien arrosées et meurent vite. Sur le balcon, personne ne pelle la neige accumulée.

Dans la cuisine, ils posent des affiches de spectacles *underground* ou mettent des images à des endroits inopportuns, ou bien les posent à l'envers. Hier soir, je leur ai dit que papa et maman avaient pris un temps fou pour poser leur nouveau laminé au milieu du mur du salon en mesurant les dimensions au centimètre près. Suzie et ses coloc ont éclaté de rire. J'étais fière de moi.

*

Si maman lisait une histoire sur des gens qui sont fous, elle les prendrait en pitié et trouverait leur histoire touchante. Si quelqu'un disait à maman que son histoire à elle l'intéresse à un point tel qu'il voudrait la raconter, ça la gênerait parce que ça ferait une histoire plate. Et juste après, elle lui en voudrait.

Je voudrais dire à la thérapeute que mon corps est brisé, qu'il a atteint sa limite, que j'ai peur d'être folle, peur de mourir, d'être comme mon frère, comme maman, rejetée de tout le monde, j'en ai assez de les entendre raconter les mêmes histoires, de les voir écouter les miennes, assez d'entendre la télévision projeter sa voix maîtrisée qui engloutit, assez de les voir dans la maison, autour de la table, la porte se ferme, on marche du fauteuil à la chaise, de la chaise au fauteuil, papa et maman n'ont personne et ils font semblant que tout est beau, ils sourient, j'en ai assez de parler de mes peines et de mes projets qui ne se réalisent pas, de suivre des thérapies, de tout faire pour m'en sortir, si je m'en sors c'est maman qui va en payer le prix, les thérapies ça coûte cher, et si je coûte cher, ça veut dire que maman ne vaut rien, je l'envoie hiberner en-dessous de la table, c'est de ma faute, et puis je me dis que je ne peux pas me dire ça parce que maman en mourrait, même si elle ne m'entend pas, elle ne voudrait plus de moi à la maison, mais non, rien ne la pousserait à faire quoi que ce soit, elle n'est pas spontanée, pas impulsive, elle est fiable comme la nuit, et puis ce n'est pas vrai que j'ai peur d'être comme mon frère ou comme maman, je sais bien que je suis différente, je suis une battante, peut-être que je me fais des idées, peut-être que je suis juste atteinte d'une fatigue extrême qui

n'est due qu'à mon besoin de sauver papa et maman et mon frère, peut-être que tout va se régler, oui, tout va finir par se résorber, suffit d'y croire, peut-être que je devrais m'éloigner de papa et de maman, mais on ne peut pas couper les ponts comme ça, de toute façon les thérapeutes ne comprennent pas ce que je vis, ce qu'on vit, ils ne ressentent pas ce qui nous unit, ce qui nous permet d'être dans une bulle, ils n'auront jamais accès à nos bijoux, il faudrait être nous pour y avoir accès, voir avec nos yeux, écouter avec nos oreilles, sentir avec notre corps, les thérapeutes nous regardent de haut, c'est ce qu'ils ont toujours fait, ils nous ignorent, nous infantilisent, se rassurent en se comparant à nous, mais ils ne connaissent pas cette jouissance extrême qui nous lie et qui nous empêchera de mourir seuls, ils croient que leurs médications, leurs diagnostics, leurs réponses sont des remèdes, mais au fond il n'y a pas de remède parce qu'il n'y a pas de maladie, il n'y a qu'une famille repliée sur elle-même pour garder sa chaleur, et les thérapeutes, ils ouvrent trop grandes les fenêtres, ils veulent des courants d'air, et après, qu'est-ce qu'ils font, ce n'est certainement pas à une thérapeute de me dire quoi faire, quoi prendre, c'est à moi de m'enfoncer, de m'envoler comme je l'entends, et c'est ce que je fais parce que rien n'arrête le fil de ma pensée, la voix de maman ne le coupe pas, elle me laisse divaguer, elle me laisse la traîner dans la boue pour ensuite la nettoyer.

Je n'ai pas envie mais besoin de solitude

Roland Barthes, *Journal de deuil*

Maman a mis ses mini-sacs Ziploc à sécher après les avoir lavés. Les uns sur le porte-vaisselle, les autres sur une serviette. Pas d'empiètement, pas d'espace perdu. En voyant les mini-sacs Ziploc, me viennent dans la tête des bouts de phrases comme « c'est admirable », « elle est si consciencieuse », « c'est elle, c'est tellement elle ».

Quand papa en jette un dans la poubelle, maman ne le semonce pas. Elle attend qu'il aille s'étendre sur son fauteuil pour sortir le mini-sac Ziploc tout chiffonné, et elle le lave en cachette.

Maman revient dans la cuisine. Elle prend chacun des mini-sacs Ziploc et les range dans leur boîte de carton. En marchant de l'évier à l'armoire avec la boîte de carton dans les mains, elle fait des petits pas, des petits pas pas forts, on ne les entend pas.

*

Suzie me parle de son projet avec beaucoup d'enthousiasme. En l'écoutant, je me dis que mes projets à moi ne m'intéressent probablement pas.

*

Le visage de maman fait oui avant même que ceux qui lui parlent aient terminé.

*

Leur porte de chambre est entrouverte. Ils sont couchés. Papa a le dos rond. Ses petits poils blancs près de la nuque sont éclairés par la lumière du couloir. Il ronfle. Maman est tout emmitouflée. Quand elle fait son lit, elle a une méthode infallible pour que le drap reste coincé sous le matelas, pas juste au pied du lit, mais tout autour. Il ne faut pas que ses pieds dépassent. Rien ne doit sortir du cocon qui protège du froid. Si elle pouvait se terrer complètement sous le drap sans le moindre trou d'air, elle le ferait.

Ça bouge au niveau des pieds de maman. Je sais exactement pourquoi. Je le sais parce que je fais pareil avant de m'endormir. Maman fait passer les plis du drap entre chacun de ses orteils. Ça la réconforte et moi aussi.

*

Les clients parlent aux marchands, les marchands rigolent avec les clients. Cet aplomb me réchauffe. Je suis dans l'action. Maman ouvre sa petite bouche en faisant semblant de croire que ce qu'elle dit est innocent, que c'est juste pour parler, alors qu'elle sait combien on est fragiles et friables. Maman ouvre sa bouche pour me dire, sa voix est expirée, « ton frère vit des choses difficiles en ce moment ». Le bruit s'arrête. Les couleurs et les odeurs demeurent sur les fruits, les fleurs, les légumes. Mes sens ne captent plus rien, sauf la voix impuissante de maman, qui n'est pas restée dans sa gorge.

Elle veut que je me sente coupable.

Il lui arrive toujours des petites choses à mon frère, des petites choses qui deviennent des collines qui deviennent des montagnes qui me cachent.

J'étais heureuse, c'est-à-dire que je ne pensais à rien. J'étais dans le sillage de mon panier, dans le bourdonnement du marché. Maintenant je sais que mes pensées vont être infectées par mon frère. Passe à côté de moi une fillette qui parle toute seule. Sa mère l'observe. Souriante et silencieuse.

*

Comme une future évadée, je suis sur le pas de la porte. J'ai enfilé mon manteau et mes bottes en faisant le moins de bruit possible. Maman est dans le couloir. Elle me regarde en train d'hésiter à ouvrir. Dans son corps un mouvement de recul, un sursaut, un encaissement. Ce que je lui fais subir est une trahison. Sa façon de me regarder la rejeter

rajoute un poids sur ma hanche gauche. Son corps est loin mais il pèse sur le mien, il s'appuie là où c'est confortable, le confort d'un foyer c'est la logique de la cendre. Maman fixe maintenant ma main sur la poignée de porte. Elle ne dit rien, ne fait rien, elle n'est pas consciente de sa lourdeur, de son obsessive attention, de ce que ses yeux terrifiés me supplient de rester avec elle. « J'pars pas longtemps, maman, même pas une heure, je vais prendre une marche. » Dans son visage, une expression offusquée. Peu importe ce que je lui dis, ça fait couler dans ses veines un liquide gris. Mais derrière l'expression offusquée, il y a son visage instinctif, celui qui se décripe, se laisse aller vers les coins. Maman sait que dans une heure, je vais rouvrir la porte et poser mon manteau dans le placard. Cette pensée nous maintient en vie.

La thérapeute a une blouse bleue et une jupe noire. Ses cheveux sont noués avec négligence. Je suis sûre que c'est fait exprès.

La thérapeute n'est pas belle mais elle dégage de la beauté, c'est-à-dire de l'équilibre. Je ne sais pas pourquoi, mais tout à coup je pense à la mort de maman. Je pense à ce que je me raconte tous les jours au lieu de me raconter sa mort. Je pense à ce que je tais, à ce que je marmonne. Je pense à toutes les fois où le silence a enrobé la mort, la sienne, celle de mon frère, la mienne. Ces morts qui nous trouent, nous bercent. Maman est morte pour nous. Elle est morte parce que personne ne pense à elle. La mort dépasse de partout au fond de ses yeux blancs et bruyants, comme les néons de la salle d'attente où maman m'attend pendant que la thérapeute essaie encore de m'arracher des phrases.

*La neige et le calcium collent aux voitures
comme du plâtre durci*

René Lapierre, *Renversements*

J'ai envie de prendre une marche avec maman, dans le froid. Nous promener *ensemble* dans le froid. Nous dire, le froid, c'est dehors. Nous dire, la maison c'est comme un trésor qu'il faut mériter, et pour le mériter, il faut d'abord se geler les pieds. Nous dire, il fait si froid dehors, une chance qu'on ne perd jamais la maison de vue quand on longe le parc.

En marchant dans le froid, maman ne me dirait rien de spécial. Elle regarderait ses pas, ferait des commentaires sur le déblayage des rues, sur la rudesse des automobilistes. Je ne la forcerais pas à me parler. Je n'aurais aucune attente. On reviendrait à la maison avec le nez rouge et les cuisses engourdis. On ne se serait rien dit. Ça aurait duré une demi-heure, pas plus.

Après la marche, maman irait dans la cuisine, moi, dans ma chambre. Quelque chose de grand se serait passé. Quelque chose qui fait croire que la prochaine fois, ce serait un peu plus long, un peu plus près, un peu plus creux. Quelque chose qui permet de

penser que la prochaine fois, on tolérerait le froid, on verrait la neige comme un trésor, on oserait perdre la maison de vue.

Je demande à maman si elle veut prendre une marche avec moi. Ça la gêne. Je m'en veux. Elle me dit qu'elle doit laver le bain et qu'à la télé, on annonce moins vingt avec le facteur vent.

*

Depuis très longtemps, maman porte à l'annulaire son jonc de mariage. Il est fait de deux bagues superposées : un anneau mince et un autre plus large. Les deux anneaux, dorés, sont couverts de motifs. On dirait des briques de maison. Quand j'étais petite, je m'amusais à faire tourner le petit anneau dans un sens et le gros dans l'autre. On aurait dit une porte qui s'ouvrait et se fermait. Maman me laissait faire. J'ai toujours eu peur que quelqu'un s'étouffe avec son jonc. Papa a perdu le sien avant même que je naisse. Il dit que ce n'est pas important. Il arrive souvent à maman de faire tourner sur son annulaire ses deux bagues, d'abord dans le même sens puis dans le sens opposé. Elle le fait discrètement.

*

Maman a des expressions figées et connues, une plaine grise avec deux-trois arbres morts. Pas de blizzard, pas de verglas, un long hiver où la pluie et la neige forment

un brouillard épais qui s'immisce partout. Son ciel gris fait tomber des flocons secs et du crachin un peu n'importe comment. Ça passe au travers sans qu'on s'en rende compte. Comme des cendres radioactives.

*

C'est rassurant des « il faut que ». On peut passer sa vie derrière ça. C'est comme une porte de maison ou un comptoir de cuisine.

*

Papa et maman m'écoutent avec leurs yeux qui ne disent rien et leur bouche qui n'ose pas. Ils me regardent parce que c'est moi qui suis le centre de la table. Mon frère n'est plus là pour les aimer en-dessous en racontant ses sornettes qui se transforment en catastrophes auxquelles on croit.

Je les fais respirer à mon rythme pour qu'on ait l'impression que la table bouge. Je leur parle de mon projet.

Ils m'écoutent comme de bons élèves. Ils reçoivent mes mots enthousiastes, c'est-à-dire plaintifs, sans jamais les détourner. Ils sont là pour les polir, les refléter. Leurs vêtements confortables caressent mes mots et les empêchent de tomber sur le plancher. Ils attendent passivement que tout soit dit. Ils se bercent dans la petite prison que je construis autour d'eux, ça les sort de la grande. Papa et maman, en souriant sagement, me

font voir que mes mots sont étincelants, qu'ils n'ont rien à envier à ceux de la télévision, à ceux des autres.

C'est moi qui crée les pulsations. Papa et maman sont des rouages. Ils s'emballent avec moi. Pas beaucoup. Juste assez. Assez pour que tout aille comme je veux. Ils ne font pas que sourire sagement. Ils me posent des questions crémeuses. Ils trouvent que mes bonnes idées sont de bonnes idées. Plus tard, ils vont se mettre à douter de mon projet, à le tiédir, le gruger. Ils le trouveront évasif, c'est-à-dire dangereux et impossible. Plus tard, leurs questions insinuanes vont s'infiltrer en moi, d'abord dans mes jambes, puis lentement, sournoisement, presque sensuellement, elles vont se forger un chemin jusqu'à ma gorge pour que les nœuds visqueux de l'angoisse me persuadent de mettre fin à mon projet insensé. Mais pour l'instant, ils continuent de m'encourager aussi longtemps que je le veux.

Si Suzie avait été à la place de papa et maman, elle aurait renversé la table.

*

Maman est assise devant le mur de la cuisine. Un pan de mur, ce n'est pas intéressant. On pourrait dire que c'est parce qu'il est vide qu'elle le regarde. Parce qu'il est comme elle. Comme moi. Ce serait plausible. Je ne sais pas pourquoi elle le regarde. Je ne crois pas que ça l'apaise, que ça lui change les idées. Peut-être que ça ne lui fait rien. C'est peut-être ça.

*

Le visage de maman se décompose. Le peu de contrôle qui lui permet de se tenir droite sur sa chaise s'est envolé. Maman est devenue une petite fille qui est sur le bord d'éclater en sanglots. Je voudrais la consoler, c'est-à-dire l'asphyxier. Tout ça parce que je lui ai dit « tu es en train de peindre, maman? »

*

Je prends toutes sortes de décisions. Je reviens sur ces décisions et j'en prends d'autres. Ne plus voir mon frère puis penser le voir à nouveau sans rien faire pour le voir, vivre chez papa et maman, déménager puis revenir, étudier, travailler, faire de la danse, arrêter de faire de la danse, arrêter de travailler, arrêter d'étudier, recommencer, organiser un projet, le laisser tomber, passer des heures devant le miroir, me teindre les cheveux, des mèches, pas de mèches, changer la couleur des murs de ma chambre, éviter de me regarder dans les fenêtres des voitures, m'acheter une nouvelle robe, retourner la robe au magasin, lire un roman, regarder un film, vouloir prendre une marche, ne pas prendre de marche et rester dans ma chambre pendant que maman prépare le souper.

*

Papa, maman et moi on forme un cercle dans la cuisine. Plus on parle, plus il rapetisse. De l'autre côté de ce cercle, il y a les mots relâchés, la sensation de respirer

sans que la peau gratte. Mais à l'intérieur du cercle ce sont des monosyllabes syncopées, des rires on dirait des pleurs. La maladie passe de papa à maman à moi sans distinction, on s'enlise dans la fange, jusqu'à ce que je décide - ça me prend beaucoup d'énergie - de me lever de table.

*

Ça sent bon. L'odeur me repose. Je peux faire une sieste. J'aime cet état d'engourdissement où je ne dors pas encore, où mon corps n'est pas là. Maman prépare le souper. Cette pensée vaut toutes les pilules, toutes les thérapies, tous les projets. Quand elle met les plats sur la table, ses gestes confits quémangent toutes sortes de choses auxquelles nos sourires à papa et à moi ne peuvent rien.

*

Maman appuie son coude sur le comptoir et se met la main sous le menton. Le comptoir n'est plus un abri, une cage, un refuge. Il est sous maman, elle le domine. Dans le coude, la main de maman, même dans son visage, il y a un certain relâchement. Pas de bien-être. Juste du relâchement. C'est énorme.

Je n'ai plus à penser à l'épanouissement ou à l'anxiété de maman, à me concentrer sur ses crispations et à souhaiter qu'elles la quittent sans rien faire de concret pour qu'elles la quittent. Je n'ai plus à me mettre à sa place. C'est un soulagement agaçant, c'est-à-dire menaçant.

C'est la première fois que Suzie vient à la maison. Elle nous a embaumés avec ses gestes souples, sa démarche affirmée, sa prestance. Suzie nous raconte ses histoires et on a l'impression d'en faire partie, d'être dans le monde des grands. À voir le corps rond de maman, on dirait qu'il a quitté ses angles aigus pour s'habiter.

Papa est assis à sa place. Il écoute, il rit. Il essaie de placer des mots. Maman aussi. Elle s'excuse de l'imperfection de ses plats. Suzie lui dit « si vous saviez... ». Maman sourit de fierté sans que la honte s'en aille.

La télévision est allumée, mais personne ne s'entend l'entendre.

Vient un moment où Suzie cesse de nous séduire, de se donner en spectacle, d'être le centre. Elle questionne maman – on dirait qu'elle lui donne une permission – sur la décoration de la cuisine. Je ressens le vertige que maman devrait ressentir.

Maman ne bouge pas. Ce genre de questions, c'est pour la râper. Elle regarde ses plantes saines, en nombre raisonnable, puis elle fixe les laminés qu'elle a choisis elle-même, c'est-à-dire ceux que la vendeuse a semblé le plus apprécier. Bientôt elle cherche dans le regard de Suzie le piège, le tourbillon, le pot de fleurs. Dans les grands yeux bleus de Suzie il semble n'y avoir que de l'émerveillement, une vraie soif, parlez-moi de votre cuisine. Alors maman ose se mettre au centre. Pas longtemps. Et au lieu de demander à Suzie si elle veut un deuxième morceau de tarte, elle se tait. On dirait qu'elle est bien.

Suzie, la reine du temps qui se crée, brise une fois de plus le silence : « En tout cas, le brun partout, c'est bien choisi, c'est apaisant ». Il n'en fallait pas plus. Le mal est fait. Ce qu'a dit Suzie est méprisant, faut-il s'en surprendre? Le brun, c'est convenu, ennuyant, c'est la couleur de ceux qui veulent paraître normaux et qui calfeutrent, ceux

qui ont peur des autres, peur du changement. Le brun, c'est un ramassis sans clin d'œil. C'est la couleur de ceux qui aiment se vautrer dans leur merde.

Maman la remercie poliment en disant que la peinture n'était pas chère, que c'est plus pratique de mettre la même couleur dans le couloir, le salon, la cuisine, qu'ils pensent peindre bientôt. Elle a dit peindre et non peindre, et juste après l'avoir dit, elle n'ose pas regarder Suzie qui doit se dire que c'est bien dommage de parler si mal.

Je sais que peindre ça se dit, mais quand maman le dit j'en doute.

La honte est là, elle nous enduit de sa teinte puante. Elle pousse maman à desservir la table. C'était prévisible. Suzie a bien mangé, alors elle a pu nous assener un petit coup de réalité, une petite touche sale... vous pensiez être capables de retenir des gens dans votre prison répugnante et pitoyable, votre prison brun caca, mais moi je suis lucide et sensée, si je fais des cadeaux, par exemple vous visiter dans votre prison, c'est qu'il y a un prix à payer, il faut regarder les choses en face, il faut assumer la vérité, moi je vais sortir de votre prison moelleuse et poisseuse parce que je n'ai pas peur du froid...

Il est neuf heures, Suzie doit partir, elle a d'autres projets. Elle est désolée. Papa et maman font les compréhensifs. Suzie me demande si je veux quitter la maison avec elle. Je préfère me coucher tôt pour me lever tôt et aller m'entraîner.

En la regardant disparaître dans le paysage blanc, j'espère que ses joues seront rouges et sèches.

On est bien sans les autres. On est dans le chaud, le moite, l'apaisant. Je regarde les murs bruns, un brun dont on ne se fatigue pas.

*

Tous ceux qui brillent et qui le savent n'arrivent pas à la cheville de maman. Maman est humble. Son humilité lui est peut-être dommageable, mais elle est avant tout lumineuse.

*

Maman s'apprête à couper les cordes des tournedos. Papa est assis à la table. En regardant papa et maman, j'ai l'impression qu'une corde les relie. Elle ne s'est jamais cassée. Je tourne autour d'eux et ils tournent autour de moi. La corde s'étire indéfiniment. Mon frère est une roche attachée à cette corde et il s'enfonce en-dessous de la table. La corde s'enroule sur elle-même, elle se noue, se solidifie d'hiver en hiver. C'est peut-être moi la corde.

6

Je fais du collage. J'assemble des images de visages avec des images sans visage. La thérapeute en déduit une histoire, toujours la même, où elle me parle de maman. Elle insiste pour que je complète l'histoire. Elle veut que je me pose des questions douloureuses. Sa voix est coulante, rassurante, expérimentée, une voix qui sait. Ses mains fuselées dansent dans le vide quand elle me parle.

Je pourrais l'admirer, suivre un parcours similaire au sien, écouter des jeunes femmes en détresse comme moi et les guider dans leurs gouffres pour qu'elles désirent se dévoiler et se perdre. Je pourrais amener des jeunes femmes fragiles à vouloir s'insérer dans ma voix secourable de thérapeute. Une voix pleine de belles failles recousues. C'est à ça que je pense en regardant les yeux vicieux et bienveillants de la thérapeute, ses yeux qui veulent beaucoup. Je n'ai pas envie de parler.

*L'essentiel : ce qui s'entend dans les nombreux silences,
 ce qui se lit dans ce qui n'a pas été dit,
 ce qui s'est tramé involontairement
 et qui s'énonce dans les fautes de français,
 les erreurs de style, les maladresses d'expression.
 L'essentiel, ce que nous n'avons pas voulu dire
 mais qui s'est dit à notre insu.*

Marguerite Duras et Xavier Gauthier, *Les parleuses*

Maman est en train de peindre. Comme si ça pouvait la sortir de sa torpeur de femme contagieuse qui transmet toutes les maladies du monde, par exemple la lubie de peindre et de croire que ce faisant, le corps se libère au bout d'un pinceau pour s'étoiler lumineux sur une feuille sèche. Si elle pense que parce qu'elle laisse ses doigts glisser au lieu de s'activer dans l'eau de vaisselle, ils vont se gorger d'une sève qui les désengourdira, elle se trompe.

Elle devrait faire de la peinture à numéro.

Quand elle aura terminé son barbouillage qui ne sortira pas de son cadre, elle le regardera en se disant que les textures lui plaisent, que les mélanges de couleurs sont réussis, mais bientôt elle se rendra compte que ce qui lui paraissait beau et vrai ne pouvait

pas provoquer la moindre émotion parce que maintenant qu'elle y pense, elle ne ressent rien de particulier en regardant son barbouillage.

*

Sur le comptoir il y a quatre enveloppes scellées. Ce sont des lettres du gouvernement ou bien de compagnies de cartes de crédit ou bien d'organismes caritatifs. On peut voir les noms de papa et maman écrits à l'ordinateur à travers un rectangle transparent.

Papa est au travail. Maman est à la salle de bain. Elle fait couler l'eau de l'évier pour ne pas qu'on l'entende faire pipi. Après s'être bien lavé les mains avec son savon à la lavande, elle viendra dans la cuisine pour ouvrir chacune des lettres avec un couteau fait exprès pour ça.

Papa et maman ne reçoivent jamais de lettres personnelles, des lettres écrites à la main, avec des mots d'amour surfaits ou touchants ou maladroits. Ils ne reçoivent même pas de carte postale ni de cartes de fête, sauf de la compagnie de papa.

Maman sort de la salle de bain. Elle sait ce qu'elle a à faire. Pendant les dix prochaines minutes, elle se consacrera au décachetage, au classement, aux paiements. Après ça elle se trouvera d'autres occupations. Toute la journée va passer comme ça, d'occupation en occupation, d'allées et venues du comptoir au bureau, de la salle de bain à la salle de lavage, du salon à l'évier. Pour beaucoup de gens, c'est ennuyant.

*

Quand j'ouvre la bouche, c'est pour me mettre les doigts dedans, des larmes entre les dents.

*

J'ai une image d'enfance en tête. Maman est assise devant la table, la main sur le front. Elle me cache son visage. Les rideaux sont tirés. Il fait jour dehors. C'est si sombre dans la cuisine. Maman porte sa robe de chambre en ratine blanche. C'est un drôle de moment pour porter une robe de chambre, un moment inapproprié. Je devine que maman a de la peine, une peine compliquée d'adulte. Elle ne pleure pas. On dirait qu'elle essaie de pleurer mais qu'elle n'y arrive pas. Peut-être qu'elle ne veut pas que je la voie pleurer. Peut-être qu'elle attend que je la console pour pouvoir pleurer. Je m'approche et j'ai peur que son visage se fende. Maman le cache encore plus en se tournant vers le mur. Dans mon souvenir, elle a la jambe emplâtrée et c'est pour ça qu'elle veut pleurer. Elle s'est fracturé le tibia sur la patinoire parce que c'était loin de la maison. Je sais que maman n'a jamais eu de plâtre.

*

Ça semble ridicule. Une façon de passer le temps. Mais en y regardant de plus près, en arrêtant la voix dans ma tête, celle qui juge, c'est-à-dire celle qui n'écoute pas, je trouve ça beau. Maman toute concentrée, tout appliquée sur son cahier. Ses cercles impeccables, ses barres fines et franches. Une bonne élève qui éprouve un plaisir sans nom à effectuer la tâche qu'elle s'est imposée. Une tâche qu'elle terminera, pour passer à la suivante. Maman fait ses mots cachés. Elle en biffe un, puis un autre, puis un autre encore. Ne lui reste que le dernier. Ça y est, elle l'a trouvé sur la grille, placé en diagonale. Elle va pouvoir composer le code secret. La joie qu'elle ressent à entourer chacune des lettres qui forment ce dernier mot n'apparaît pas dans son visage.

*

Quand maman n'est pas d'accord, elle fait une grimace. Mais maman est toujours d'accord.

*

Ce visage aperçu de l'autre côté du trottoir, qui n'était qu'un morceau de paysage, je le fixe en me disant que je le fixe à mesure que la silhouette qui le porte se déplace dans ma direction. C'est un visage que je connais, c'est-à-dire que je connais de vue.

Il ne me regarde pas. Il m'a vue, forcément, mais il m'a enregistrée comme un morceau de paysage qu'on oublie dès qu'il disparaît. Je ne suis pas comme Suzie. Tous

les visages la remarquent et lui sourient. Moi je remarque tout, surtout les visages. Leur vieillissement, leurs imperfections, leur beauté flétrie ou indépassable. Peut-être que ce qui se passe dans mon visage est un phénomène d'effacement graduel qui fait que ceux qui le croisent ne voient rien.

Il est maintenant tout près du mien, ce visage. Dans quelques secondes, il va passer, sans même m'apercevoir.

Se bousculent dans ma gorge des débuts de phrases inadéquats. Il suffirait que je lui dise bonjour, que je ne pense pas au visage défait que je traîne. J'ai peur que ce visage me dévisage sans s'illuminer.

Je le laisse passer. Ne m'insère pas dedans. Les visages comme celui-là sont instables. Celui de maman est peut-être vide, mais il est imitable. C'est un pôle possible, même souhaitable. Son visage, c'est un pâté de maisons toutes pareilles, beau temps, mauvais temps, avec des façades accueillantes, faites sur le long, collées les unes aux autres.

Je suis son visage, je l'ai peut-être même dépassé.

*

Dans ma tête, on dirait que c'est clair, propre, mais dans la tête de mon corps, c'est rempli de bruits inquiétants.

*

Maman est assise devant moi, à table. Sa petite voix me passe au-dessus de la tête parce que je suis forte. Mais ça ne dure pas. Je veux que quelque chose fasse mal et que ça paraisse. Je lui dis des phrases qui ne se terminent pas. Elle attend puis me répond avec des phrases qui ne se terminent pas. Le silence qui sépare chacune de nos interventions nous ramollit. Je déteste en arriver là, c'est-à-dire que je trouve ça jouissif : la voix que j'entends sortir de la petite bouche de maman sonne exactement comme la mienne. Il n'a fallu que quelques minutes pour que ce dialogue monocorde s'installe et maintenant je ne sais plus qui est qui. Il n'y a que des mots faibles, des ânonnements qui sortent par-ci, par-là. À un moment, j'entends les mots « c'est sérieux ce que je dis ». Je crois qu'ils viennent de la gorge de maman, mais je n'en suis pas certaine. Les mots « c'est sérieux ce que je dis » s'insinuent en moi, ils se déploient, sèment leur mercure dans mes organes.

Bientôt une phrase nous résonne dans le visage à maman et à moi sans que personne ne la dise : « je suis coupable je ne fais pas ce qu'il faudrait que je fasse je pense aux choses frivoles et même quand je suis dans la dureté une partie de moi se cramponne au plaisir aux petits plaisirs il ne faut pas puisque c'est sérieux ce que je dis ».

*

Quand maman attend - elle attend toujours - son visage sourit et il regarde vers le côté. Ça a l'air difficile de maintenir tout ça en place.

*

Quelque chose est en train de se passer, quelque chose de l'ordre du moment, un moment qui nous place, papa, maman et moi, dans une espèce d'affront. On devient des géants.

La table brille au rythme de nos coups de poings, de nos singeries. Le centre se déplace. Il saute dans les yeux dégelés de maman et de papa pour atterrir dans les miens. Et ça recommence, de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Avec papa et maman, je rejoue une scène qui m'a humiliée et qui me sort du visage. Des scènes comme celle-là, j'en vis des dizaines par jour. J'étais au cinéma. Dans une salle comble. Sauf les deux premières rangées. Une grosse femme occupait trois places à cause de ses sacs de cochonneries. Je lui demande de pousser l'un de ses sacs. Poliment, ma petite voix, toute grêle toute coupable, qui se dit j'empiète, je bouscule, vraiment je suis navrée, mais ça sort quand même, ça déclenche quelque chose, surtout dans mon visage. La grosse femme s'offusque « allez vous asseoir en avant, y a plein de places ». Ça court dans mes bras, mes jambes, ça monte et ça se planque dans mon œsophage, ça se comprime, puis ça écrase mes cordes vocales et pousse mon corps à faire demi-tour, à revenir sur ses pas pour aller se réfugier dans la première rangée, sur le côté, là où on voit le moins bien.

Papa, maman et moi on s'empote, on dit des mots lubrifiés, des mots comme « ça n'a pas de bons sens, on est rendu où? », « non mais, elle se prend pour qui cette grosse-là? », « tu aurais dû porter plainte ». Quelque chose s'est brisé et ça ne s'arrêtera pas. Nos voix s'affinent, cisailent, des bouts aigus comme des chansons, pas peur de crier dans le micro. Nos voix sont timbrées à l'émotion qui fait fondre les filtres et rabouter des fils qu'on pensait coupés pour de bon. Nos lamentations nous projettent sur une grande scène où chacun est acteur et spectateur. Cette scène humiliante nous permet à tous les trois de déferler sur la table. D'être debout.

Ce n'est plus la grosse femme qui nous occupe - ça ne l'a jamais été - ce sont les spécialistes, les thérapeutes, les voisins, le gouvernement. Les autres. Mais tout ça n'a pas d'importance. Ce qui se joue, c'est la voix de la cuisine qui s'élève contre la violence du « c'est comme ça ».

*

Notre destin à maman et à moi, c'est la folie ordinaire. Au moins on le sait.

*

Le ciel gris de l'hiver se rapproche, il frôle la maison. Il y entre et n'en sort pas.

*

Maman sait mettre les choses en place et rester à sa place. C'est sa grande dignité. Elle s'arrange pour que ce soit beau, assez chaud, pas trop épicé. Soir après soir, elle concocte un repas divin. Elle popote *pour* nous. Ses bras, c'est une maison, pas parce qu'ils s'ouvrent, mais parce qu'ils bougent.

Je suis assise en face de papa, les napperons rose pastel aux motifs triangulaires devant nous. J'attends que maman me serve sa crème d'asperges qui va goûter bon. Je sais que j'ai une chance inouïe : rien ne vaut un bon repas en famille parce que les bons repas en famille, ça fait tenir la table sur ses quatre pattes.

Le fauteuil est confortable. Je dormirais. Mais le sommeil est un trou dans lequel la thérapeute gruge ce qu'il reste à gruger. Il n'y a pas de table entre la thérapeute et moi, juste un espace vide avec son visage qui grandit à mesure que je parle. Je regarde par la fenêtre pour que dehors ne soit pas dedans. La thérapeute me regarde comme un aquarium sans eau. Ses questions, je sais où elles vont. Elles traversent ma vitre pour que je me vide, pour que les petites roches multicolores et les arêtes au fond sombrent dans ma bouche. La thérapeute se fait toute petite, tout invitante pour passer dans mes yeux et remplir l'aquarium avec son eau tiède et des poissons frais. Elle réussit encore à me faire pleurer.

*Ma mère est prise au piège.
Je la vois s'agiter sur sa chaise.
Ma mère a peur des mots.
Je l'ai toujours su,
elle a peur du langage,
de ce que les mots révéleraient.*

Lise Tremblay, *La danse juive*

Le déjeuner lui coûte 11,49\$. Maman a un billet de vingt dollars entre les mains. Elle le palpe, le plie. Elle pense au pourboire qu'elle va laisser. Le service a été minable, la serveuse ne nous a pas souri, et puis c'était long, les rôties de maman devaient être au blé entier, pas au pain de mie. Maman n'a rien dit. Ce qu'elle cuisine est cent fois meilleur, elle le sait, mais elle en doute quand elle regarde les cerises de terre toujours intactes qui jurent dans son assiette. Maman ne devrait lui laisser qu'un dollar, deux à la rigueur, mais quand la serveuse sexy farfouille l'immense portefeuille en cuir sur son ventre plat, maman ressent une telle pression qu'elle lui dit de garder la monnaie.

*

Dans la chambre de papa et maman, sur le mur du fond, derrière la commode, il y a trois toiles, peintes par maman. Elles sont là depuis des années, tout empoussiérées. Je dis «maman, tu devrais accrocher l'une de tes toiles dans le salon». En le lui disant me vient automatiquement dans la tête l'idée que je ne le lui dis que parce que je veux qu'elle s'humilie. C'est une idée fugace, qui passe sans que je la convoque, mais maman la capte, et même si je veux enrayeur cette idée poubelle et mettre à la place l'idée de faire plaisir à maman, d'être fière avec elle de ses talents mais surtout de son audace, l'idée de l'humiliation reste là et grandit. Maman et moi, on baisse les yeux en même temps, on sourit et puis on pense vite à autre chose avant que l'idée de l'humiliation nous englue. Maman est douée pour ça, plus que moi je crois. C'est elle qui arrive à me dire qu'il y a assez de cadres dans le salon comme ça. L'idée de l'humiliation s'estompe un peu, elle se fait pousser par le gros bon sens.

*

Parfois, j'essaie de penser au visage de maman mais c'est opaque. Il est si ancré en moi que je n'arrive pas à me le représenter. Parfois je ne vois rien d'autre que lui.

*

Ces gens que je rencontre, à qui je parle, ou plutôt que j'écoute, car je ne parle pas beaucoup, sauf si je me laisse emporter, et dans ce cas-là je le regrette; ces gens que je

rencontre, je sais exactement pourquoi ils disent telle chose de telle façon, à tel moment, avec tel malaise, tel regard, telle emphase. Mais au moment où ils me parlent, je suis incapable de les surprendre, de les amener sur mon terrain. Je tatillonne, je gravite, je perds du temps, c'est toujours manqué, toujours à recommencer.

Je reste dans les politesses d'usage.

Il y a des exclamations, des sourcillements, des regards ennuyés, des silences embarrassants, des mots qui tombent à plat, des mots que je veux ravalier, des mots que personne ne prend le temps d'écouter, surtout moi. C'est comme ces nuées d'oiseaux qui vont dans tous les sens. Ils ont du mal à trouver le chemin. Ils font des arabesques qui impressionnent, des dessins qui bougent tout le temps. C'est sublime. De loin. De proche ça donne envie de vomir : pas de départ, pas d'arrivée, même pas de vrai cercle. Impossible d'y voir quoi que ce soit. Être dans cette nuée, c'est être condamné à suivre la masse qui fend l'air qui gèle les yeux. C'est becqueter des miettes. Dériver sans jamais diriger. Comme les feuilles mortes et la neige. Le vent décide pour elles. S'il n'y a pas de vent, elles restent en tas. Quelqu'un finira bien par le ramasser. Quelqu'un comme papa.

*

Il faut que j'arrête de vouloir que maman peigne quelque chose de spécial.

*

Le téléphone sonne. C'est vendredi soir, il est presque dix heures et demie. Je ne sais plus si mon frère vit dans un deux et demi ou dans un hôpital psychiatrique. Papa et maman n'entendent rien. Ils sont couchés depuis une demi-heure et ils dorment.

Je décroche le combiné. Mon frère me dit que sa voisine du dessus marche fort, qu'elle le fait exprès, pour l'exaspérer. Je sais que ça ne sert à rien de lui dire qu'il se trompe, encore moins de lui suggérer d'aller parler à sa voisine.

Sa voix grave et démunie continue de me raconter ses platitudes. Si je ne l'écoute pas, il le sentira, il va paniquer, me crier dessus. Mon frère est si sensible à tous ces mouvements qui rampent, frôlent, tournent autour, jamais de front, dans le coin de l'œil.

La voix de mon frère penche de plus en plus vers l'eau qui se renverse. Le téléphone est chaud sur mon oreille.

*

Elle est assise sur sa chaise, concentrée, absente à moi. Devant elle il y a une dizaine de pots d'acrylique. Maman fait des mélanges de couleurs. Sa main est vigoureuse et légère, comme un petit animal. Ce n'est pas sa main et c'est sa main. Depuis une semaine, elle ne peint que des morceaux de couleurs. C'est facile, je trouve. C'est sans doute suffisant, c'est-à-dire magnifique.

*

Ça arrive que le vernis du bois de la table joue son rôle de vernis quand ma main le caresse, même du côté de la paume. Les frontières ne sont pas toujours poreuses. Je peux rationaliser, embrasser les trous de maman sans avaler de morceaux de travers. Je peux me dire « maman n'est pas moi, elle a un corps à elle ». Je peux glisser sur les choses. Ce sont des pensées qui me visitent quand les murs, les portes et les fenêtres sont étanches, quand je prends le temps de bien fermer, quand je ne scrute pas les fissures qui peuvent dessiner des réseaux sans fin, des réseaux qui s'approfondissent, se noircissent, laissent passer le froid si je les laisse faire, c'est-à-dire quand j'appuie dessus en espérant que quelque chose change.

Ça m'arrive d'arrêter de vouloir.

Dans ces moments-là, le visage de maman devient une simple règle de proportions avec des vallons, des bosses, beaucoup de blancs. J'ai alors l'impression d'être dans la maîtrise, dans cet état qui fait reculer l'enfance dans ses plus paisibles retranchements. Je me persuade que la maison est un tremplin, une force qui ouvre et nourrit, que ma fatigue est passagère, mes projets, prometteurs, mon visage, intéressant. J'ai même l'impression que j'arrive à empêcher les mots gris de s'évaser en moi, se lover dans mes creux qu'ils creusent. Cette impression est parfois si forte que mon visage n'est plus attiré par sa gravité. Je regarde ma robe rouge échancrée qui me fait tirer les lèvres vers le haut. C'est beau, c'est là, c'est plein de petits soleils plissés dans mes yeux. Mais bientôt je me dis que ce masque ne me va pas. Plus je l'épaissis, plus les craquelures vont me faire mal.

Les traits de maman sont des questions auxquelles les réponses ne peuvent rien. Non, ce n'est pas ça. Les traits de maman tels que je me plais à les voir sont des questions auxquelles les réponses ne peuvent rien, sauf peut-être les miennes. Oui, c'est plus juste. Plus fidèle.

*

Je lui dis « comment a été ta journée, maman, raconte-moi. » Je veux qu'elle saute et qu'elle sache que je ne la laisserai pas tomber. Elle se racle la gorge avant de dire les mots qu'il faut, comme si elle se réchauffait, se pratiquait. Ses mots sont bredouillés, bâclés, piétinés, elle veut aller vite, n'arrive pas à garder la cadence, sans compter les fautes qu'elle fait, des fautes qui passeraient inaperçues si elles se fondaient à ce qu'elle dit, mais dès qu'elle fait une faute, elle se rend compte que je la juge, et si je la juge, c'est parce qu'elle s'attend à ce que je la juge. Alors tout s'arrête. Mais elle reprend. Elle rit aux mauvais moments, met trop d'énergie sur des détails insignifiants et pas assez sur l'essentiel. Les silences dans ses phrases ne sont pas délibérés, ce sont des manquements. Elle ne laisse pas ses mots se faire désirer. Elle raconte comme une enfant qui s'embourbe dans sa salive. Mais je l'écoute religieusement.

*

La beauté est périssable. C'est ce que maman dirait si elle n'avait pas, comme moi, une maison coincée au fond de la gorge. C'est ce qu'elle dit jour après jour en refusant de le dire. Ma robe rouge échancrée n'est pour elle qu'une extravagance qu'il ne faut pas mettre avec le blanc dans la laveuse.

*

Ça pue. Ça me donne envie de m'écraser dans ma chambre. Loin de papa et maman qui sont le centre de cette puanteur. Mais ça me donne envie, aussi, de sauter dessus, de m'en imbiber, pour que ce soit fini, pour que dans leur transpiration je me mêle à eux, pour que dans l'odeur de la petite folie, je coule pour vrai. Pour que je sois enfin délivrée.

Comme chaque dimanche, ils sont allés voir mon frère.

Papa va se caler dans son fauteuil, maman va dans la cuisine. Sur le comptoir il y a un élastique. Maman le prend, le manipule, l'étire. L'élastique va finir par puer. Maman me voit. Je lui demande comment va mon frère parce que les choses qu'il faut demander, ça unit, c'est-à-dire que ça nuit. Elle me dit qu'on l'a placé dans un petit appartement avec des gens un peu différents. Elle dit les mots « un peu différents » parce qu'elle ne veut pas juger ces gens-là, car si elle le fait, ça voudrait dire qu'elle juge mon frère, qu'elle nous juge nous.

J'essaie de détecter l'odeur puante mais je n'y arrive pas : je m'y suis habituée. C'est une révélation. Personne n'est aussi courageux que papa et maman, personne n'oserait passer une après-midi complète par semaine avec des fous, personne n'aurait

cette capacité, ce don de soi. Tout le monde a peur de s'emmerder, d'être contaminé. Entendre mon frère raconter ses problèmes de persécution, voir ses grands yeux pâles, sa barbe trop de choses prises dedans, son corps mou, sentir son haleine nauséuse, son dessous de bras écœurant - il ne se lave presque plus - aller le chercher au milieu de la nuit parce qu'il s'est perdu dans une rue qu'il ne connaît pas, personne n'est capable d'endurer ça.

Papa et maman sont les plus forts, les plus résistants.

Je ne suis plus dans la pièce tamisée avec la thérapeute. Je suis avec maman derrière un comptoir en bois massif. De l'autre côté de ce comptoir, un homme s'est donné le rôle d'un tas compact de glace et de produits toxiques. Cet homme, c'est le directeur de l'établissement et sa fonction c'est d'être une croûte incassable. Il nous dit qu'il est impossible de voir ce que la thérapeute écrit sur moi, que c'est une professionnelle, que ce qu'elle écrit est de l'ordre de l'intuition et de l'analyse et que ça ne changerait en rien mon parcours. Il ajoute qu'il est de mon ressort de décider de poursuivre ou non la thérapie, mais chose certaine, ce qui a été défrayé pour les quatre prochaines rencontres ne peut en aucun cas être remboursé. Il termine son discours, sans avoir perdu son sourire élégant, en disant simplement « vous comprenez ».

Nos plaintes sont des enfantillages qui ne mettent que maman et moi dans le malaise.

J'ai décidé d'arrêter la thérapie. Ça m'arrive souvent. La thérapeute s'incrustait dans les poches sous mes yeux et jouait dedans. Ça les a gonflées.

L'homme derrière son bureau capuchonne et décapuchonne son stylo. Il semble que ça le distrait. Maman commence de temps en temps des gestes qui s'affaissent avant

même que le directeur ne les remarque. Elle sait qu'on est condamnées à la défaite, son corps l'a appris et le montre. Je me fie quand même à elle. Juste un peu. Un peu trop.

Papa nous attend dans la voiture. Ça me rassure. Être assise en arrière et regarder défiler les bancs de neige jusqu'à ce qu'on arrive à la maison.

*Il y a des choses auxquelles je ne dois jamais penser.
Des mots qu'il ne faut jamais prononcer.
Des gestes qu'il ne faut jamais faire.
Je connais le seuil,
la mince limite au-delà de laquelle l'effroyable m'attend.*

Aude, La chaise au fond de l'œil

Maman chantonne en lavant ses casseroles en acier inoxydable. J'espère qu'elle ne va pas croiser mon regard. Pas parce que ça me gênerait qu'elle me voie la regarder, ni parce que ça la gênerait, elle, de se savoir regardée par moi. Je ne veux pas que maman me regarde parce que je veux qu'elle ait son moment.

*

Je raconte à maman le spectacle de danse que j'ai vu. En m'écoutant le lui raconter, on jurerait que ce spectacle m'a agacée.

La télévision est allumée.

Pas une seule fois maman ne me questionne sur les forces ou les faiblesses du spectacle. Elle ne regarde pas la télévision de temps à autre pour me signifier que je l'ennuie. Elle reçoit, en mettant tout ce que je raconte sur le même pied d'égalité.

Les mots qui mijotent en moi sont plus forts que ceux de la télévision, mais ils vont finir par implorer. Est-ce que j'aurais voulu m'enthousiasmer en racontant par le menu des trouvailles auxquelles maman ne se permet pas de s'intéresser? Est-ce que j'aurais voulu qu'elle ressente elle aussi cet appel, cette invitation, cette propulsion?

Je pourrais lui faire des reproches, c'est-à-dire lui adresser des demandes d'amour. Je l'ai déjà fait, je le fais parfois, pas souvent, quand je suis une petite fille qui croit que les reproches rapprochent, mais les reproches brisent ce qui est déjà brisé, et les choses brisées peuvent se briser à l'infini, elles se brisent surtout quand on veut qu'elles soient réparées.

Ça me rassure que maman n'entre pas avec moi, c'est-à-dire en moi. Il n'y a que moi qui puisse briller autour de la table. De soufre, maman n'a que l'odeur et la texture. Si mes étincelles ne trouvent rien pour s'enflammer et se propager, tant mieux. Que personne ne s'y frotte.

La télévision a encore gagné puisqu'elle n'a pas besoin d'attention. Maman me pose des questions molles alors je veux abrégé, mettre un terme, m'en aller.

C'était un spectacle de danse merveilleux. Il n'était qu'à moi.

Je parle à papa et maman. On dirait que je suis dans la complainte, dans les mots qui fuient, débarquent, s'attachent partout. Non, ce n'est pas ça. Je parle à papa et maman, les mots qui se forment sont beaux et gris, ils sont tristes. On pourrait faire semblant et éviter la tristesse, parfois on le fait, on rit fort, et quand on rit fort on rit pour vrai, on ne fait pas semblant, on ne fait qu'oublier, un peu. Avec papa et maman, je pleure, je ris. Pour qu'ils réagissent. Pour que l'hiver cesse. Ou dure.

*

Maman est couchée sur le dos, dans son lit. Toutes sortes d'images arrivent sûrement en boucle dans sa tête, des images que je ne vois pas. Elle se laisse aller à sa rêverie et sa rêverie l'a déjà emportée loin de moi, de mes songes, de mes griffes, loin de ce que je fais vivre à maman en pensée.

*

Une camionnette fait un bruit infernal. Il est trois heures du matin. Une sirène alerte ceux qui sont stationnés dans les bancs de neige qu'il faut enlever. Personne ne se lève pour changer sa voiture de place. Une voiture stationnée la nuit, dans un tas de neige et de glace, ça ne bouge pas. La souffleuse ne peut pas tout balayer. Les débris qui traînent en-dessous sont des cicatrices. Je regarde la souffleuse qui s'en vient et le gros camion stationné. C'est laid.

*

Maman ne jette pas. Les vieilles lettres encore cachetées qui me sont adressées, les photocopies de pièces importantes que je laisse traîner, les contrats, factures, relevés de notes; tous les papiers qui portent mon nom, maman les conserve. Elle ne m'a jamais regardée pour vrai plus de deux secondes, elle n'a jamais laissé l'émotion la prendre, la caresser, l'abîmer, mais elle sait exactement où se trouvent mes rapports d'impôts des quatre dernières années.

*

Je me rappelle être derrière mon frère, sur des skis de fond. Lui aussi il a les siens. Il trace des chemins qu'on emprunte des dizaines de fois dans la cour, autour de la maison. C'est si plaisant de me laisser guider. J'ai huit ans, il en a dix. Je vois son dos qui avance et tourne et disparaît. Le ciel est sombre, il est mauve et gris, pas de soleil, une petite neige qui tombe sur mon visage, sur mon nez, ma langue. On mange la neige, c'est notre récompense. Mon frère arrive à un embranchement qu'il a lui-même tracé, une ville qu'il a créée. Je ne sais pas quelle direction il va prendre. J'espère que ce sera celle qui mène à la côte, dans le fossé. C'est celle-là qu'il prend. Je suis excitée, je vais descendre la côte que je connais par cœur, mais chaque fois j'ai un oiseau dans le ventre. Je regarde mon frère descendre puis remonter sans basculer, sans tomber, sans crier. Il ne se préoccupe pas de ce qu'il fait.

*

Maman aurait le corps d'une artiste si elle laissait ses petits pieds la mener ailleurs que derrière le comptoir.

*

En naviguant sur internet, je suis tombée sur une vidéo qui m'a fait rire. J'étais toute seule dans ma chambre. Je vais sûrement la montrer à papa et maman qui vont, eux aussi, la trouver drôle. Mais ça s'arrêtera là. Je ne pourrai pas la montrer à Suzie. Ce n'est plus possible. Je ne sais pas comment faire pour renverser ça, c'est-à-dire que je n'ai plus envie de renverser ça. Je devrais montrer la vidéo à mon frère. On va reconnecter.

*

Maman me teint les cheveux. Ses mains savent et font, elles respectent les proportions. Dans ses gestes, il y a le désir de bien faire, de faire comme il faut faire. Il y a le don d'une femme trouée qui se place derrière des cheveux qui prennent sa place, une femme trouée dont les trous s'ouvrent comme des fontanelles qui ne se soudent pas. Ça donne un crâne fragmenté caché par des cheveux, qui attend qu'une main maternelle colle ses morceaux.

Les mains de maman sont méticuleuses et efficaces. Pas de flânerie. Elle prend mes mèches une par une et les embellit, c'est-à-dire qu'elle les camoufle.

Maman regarde par moments loin devant, jusque dans le miroir. Je ne sais pas si elle se regarde.

*

Il y un homme grasseyant devant moi, dans l'autobus. Sa barbe est répugnante. Il parle tout seul. J'essaie de ne pas l'écouter. Ce qu'il dit ne me concerne pas. C'est lourd, c'est bas, ça rampe sur l'allée de l'autobus pleine de petites roches et de gadoue. Ses grosses dents, son jus de dents, ses lèvres dodues avec du poil autour, du poil qui cache et attire, ça pourrait me mordre. Il est grand, il est sale, son corps informe me pousse dessus sans me toucher. Il marche vers moi, comme un prisonnier, le prisonnier de sa peau. Il sent la sueur, pas encore le pipi. Cet homme n'est pas mon frère. C'est un étranger pathétique et attendrissant. Peut-être un itinérant. Mon frère ne se montre plus dans les autobus. Il reste dans son lit ou bien se perd dans les ruelles ou bien se dépose dans un téléphone. Cet homme à côté de moi, il a une histoire, des gens qui pensent à lui, des gens qui essaient de ne plus penser à lui. Cette indifférence volette autour de lui et s'incruste dans sa barbe quand des gens comme moi, en le jugeant sans que ça paraisse, mais ça paraît toujours, le poussent imperceptiblement au suicide. La semaine passée, maman m'a dit que mon frère s'était taillé la barbe.

*

Ça me fait quand même un pincement. L'adresse de courriel de Suzie est écrite dans ma boîte de réception. Elle ne m'a pas rayée de sa liste d'envois. Pas encore. Par principe peut-être. Ou par paresse. J'imagine qu'elle m'invite encore à une soirée. Elle sait que je n'irai pas. Je n'y vais plus depuis longtemps. Une fois, elle m'a demandé pourquoi. Je n'ai pas parlé beaucoup. Elle est passée à autre chose. La légèreté l'a emportée. Je ne lui en veux pas.

Je ne lirai pas son message, mais ne l'effacerai pas non plus. Ce serait de la colère, de la jalousie, de la rancœur. Or je tends vers le gris. Il faut du temps et des traces. Il faut que je laisse en plan le nouveau message de Suzie jusqu'à ce que je n'aie plus envie de le lire. De toute façon, tous mes vendredis soirs sont pris maintenant. Je les passe avec mon frère. Ça lui fait du bien. On se ressemble depuis qu'il n'a plus de barbe.

*

Il paraît que maman a tenté de se suicider quand j'étais petite. La première fois, elle aurait pris des pilules. C'est mon frère qui me l'a dit. Il l'aurait trouvée couchée dans son lit, sur le dos, les yeux fermés, au milieu de l'après-midi. La deuxième fois, elle aurait essayé de se pendre dans le garage. C'est encore lui qui l'aurait trouvée, une corde attachée au cou. C'est étrange. Comme si la gorge de maman refusait de se rendre.

Comme si ce qui était coincé dedans la sauvait à tout coup. Je ne sais pas si tout ça est vrai. Papa et maman n'en parlent jamais.

*

Ma main, pas encore chaude mais ça s'en vient, va vers la table. Elle la touche presque. Ma main est disponible, redevable. Le bois verni glisse en-dessous. Un frémissement, un doux chantonement, on dirait sans douleur. Elle va et vient, ma main, en osant le centre de la table. Elle s'y sent bien. Maman fait la même chose sur le comptoir. Mais non, elle le nettoie. Je pense que je vais aller l'aider.

CE QUI SE JOUE SUR LES CORDES VOCALES

*Dès que je commence à écrire, [...]
c'est tout de suite autre chose. Autre chose que toi, que moi.*
Anne Élane Cliche

Tu rôdes quelque part dans ma voix
Ariane Moffat

*L'écriture plate me vient naturellement,
celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents
pour leur dire les nouvelles essentielles.*
Annie Ernaux

J'appelle à la maison. Maman me répond avec sa voix rassurante qui se veut rassurante. Elle étire le peu de mots qu'elle dit pour que j'y aie ma place. Elle ne me demande pas si je vais bien : pas besoin, la question est dans sa voix. À mon tour, je prends un ton posé, attentif, comme si ça allait de soi. Je ne ressens aucun empressement. Les mots qui vont suivre seront doux.

Je n'ai rien de spécial à lui raconter, je retourne simplement l'appel de papa. Maman me dit qu'il est parti jouer au hockey, qu'il reviendra à la maison vers dix heures, mais, précise-t-elle en riant avec maladresse, ce sera un peu tard pour appeler puisqu'elle sera couchée. Sa voix pleine de précautions m'attendrit. Elle réussit à s'affirmer sans s'imposer. Je lui dis que je rappellerai demain. Elle me dit « d'accord » en gardant sa note élevée, ouverte, présente.

*

Faire entrer l'autre en moi, dans ma voix, c'est lui donner une place de choix, comme ma mère le fait parfois avec moi. Avec sa voix. Alors une énergie s'installe, faite d'écoute mutuelle mais surtout d'espace, extensible et tiède, où ce qui se tait peut parler, respirer, et être capté, sans que je n'aie à forcer quoi que ce soit. Ma voix se calme et peut laisser monter ses petits bruits. Parce que je ne les brusque pas, parce que je ne les désire

pas à tout prix, ces petits bruits émergent pour ensuite s'apaiser. Ils ne jaillissent pas, à brûle-pourpoint, forts de leur ébullition latente, pour exploser. Ils sont en quelque sorte soulagés. Parce que quelqu'un les a laissé vivre sans les provoquer.

*

La voix de maman est franche, même quand elle se retient. C'est sa rétention même qui la met dans la vérité. Sa voix ne joue pas, ne feint pas. Elle sort élégante et civilisée. On dirait qu'un raffinage s'effectue entre sa tête, son ventre et sa gorge pour que le son produit soit agréable.

La voix de maman est à l'image de sa calligraphie et de son visage.

*

« Des patients qui s'expriment bien, parlent comme ils écriraient, dans une langue impeccable, avec un vocabulaire choisi, je me dis que l'usage qu'ils font de la parole est un cache-misère. J'attends que les mots leur manquent. »¹ Comme Jean-Bertrand Pontalis, je m'intéresse au versant faillible de la parole, qui peut ouvrir sur ce qui ne demande qu'à être entendu. Mais si je suis attiré par ce chavirement, je le suis davantage par ce qui reste

¹ Jean-Bertrand Pontalis, *En marge des jours*, Gallimard, Paris, 2002, p. 21.

en place. La contenance est un état aussi parlant que ce qu'elle prétend voiler. Il est tentant de ne penser la contenance que comme un « cache-misère » (elle l'est souvent), mais elle est surtout une dynamique qui se suffit à elle-même, qui n'a pas besoin d'éclater pour parler *vraiment*. S'y trament des enjeux que j'ai l'impression de ne pas voir. Or c'est par cette contenance que le mouvement entre ce qui est dit et ce qui est tu est peut-être le plus palpable. Là où je pense voir un masque, je vois un visage habité : il se tient sur la frange. Comme un écureuil sur le qui-vive qui n'approche pas, mais ne s'enfuit pas. Sa fixité apparente est le résultat de tous les micromouvements qui l'assaillent.

Le masque n'est ni un masque ni un cache, il voile autant qu'il dévoile. Ce qui y est donné à lire est riche parce que le désir de révélation reste du côté du désir. Mon écriture aussi se place du côté du désir, du côté de la rétention et de la contenance, là où tout peut arriver mais où rien de particulier n'arrive. Mon écriture ne succombe pas. Elle n'est allergique ni aux épanchements ni aux sorties explosives, mais elle préfère les éclisses aux éclats. Elles sont grandes les situations où rien de grand ne se passe, où rien ne sort de ses gonds. Mon écriture porte parfois sur les non-événements, sur ce qui ne s'est pas produit². L'idée pour moi n'est pas de mettre en perspective ce qui aurait pu advenir ou pire, ce qui aurait dû arriver, pour faire de ces ratés des moments charnières. Je veux au contraire décrire des situations où les choses restent en place.

*

² Enis Batur : « Je crois que les tournants décisifs d'une vie sont liés à des événements qui n'ont pas eu lieu. » *Amer savoir, une tentative de roman sur l'art de la fugue*, Actes Sud, Arles, 2002, p. 151.

Maman a soixante ans. Au fond du restaurant, autour d'une longue table, on est une vingtaine à l'attendre. D'autres tables, plus joyeuses, plus bruyantes que la nôtre, nous narguent. Elles n'ont rien à faire de l'anniversaire de maman. À notre table, se forment de petits îlots de conversation. On dirait que personne n'est fébrile. Ça y est, je vois papa et maman dans le vestibule. Les îlots de conversation ne se brisent pas. Papa retourne dehors pour aller stationner sa voiture. Maman nous a vus. Elle est seule et loin. Elle doit contourner les tables joyeuses et bruyantes pour venir jusqu'à nous. Certains îlots de conversation se desserrent, des yeux regardent maman, lui sourient, d'autres ne l'ont pas remarquée. Maman s'approche, elle est mal à l'aise. Elle va vers sa mère et son frère, dans le coin. Je n'ose pas briser les îlots de conversation. Ça demande beaucoup d'effort et je n'ai pas la voix de papa. La vraie raison, c'est que j'ai peur de ce que la voix de maman pourrait souffrir si elle devenait le centre. Papa arrive enfin. Il lance une boutade et tout le monde rit. Maman en profite pour embrasser les gens, à la sauvette. On ne lui a pas chanté bonne fête.

J'aime ce qui reste sur ses rails. Les trains, quels qu'ils soient, du métro aux montagnes russes, m'ont toujours ému, parce qu'ils suivent leur trajet. Peu important les courbes, les tunnels, les descentes et montées dans lesquels ils manœuvrent, ils finiront par se rendre à destination. C'est plus que le jeu entre la peur du déraillement et le soulagement que ça n'arrive pas qui me procure un plaisir, c'est une sorte d'assurance très près de la croyance qui veut que le train fasse ce qu'il a à faire, qu'il ne sombre pas dans la jouissance du débordement, dans l'imminence de la catastrophe.

Je veux que l'ordinaire continue de triompher.

Ce n'est pas que je ne crois pas aux vertus des accidents, mais à trop fantasmer leur surgissement, l'écriture finit par les provoquer. Je me suis toujours méfié d'une écriture qui vise la crise, qui tient à se dépasser, à se dénouer. Je veux que le masque soit le visage et je veux rester dans le train.

Quand j'avais dix ans, je suis allé à *La Ronde* avec papa, maman et des amis de la famille. En excluant les adultes, j'étais le seul garçon du groupe. Les filles, plus vieilles que moi, avaient décidé d'aller faire un tour dans *le Monstre*, accompagnées de leur père. Pendant ce temps, je regardais ébahi cette montagne russe en bois, essayant de reconnaître mes amies chaque fois que le petit train s'élançait dans le vide. Mais vite j'ai

arrêté de les chercher, mon corps tout entier n'étant plus que fascination devant ce spectacle sonore et vertigineux. Maman était juste derrière moi, assise sur un banc.

Quand elles sont revenues, nos amies nous ont convaincus de faire *le Monstre*. J'avais peur. J'ai regardé maman. Je ne me rappelle pas son visage. On s'est assis, elle et moi, dans le même wagonnet. Dès que le train a commencé son ascension, je me suis caché le visage dans son chandail. J'entends encore les cris de maman, horrifiés.

Maman ne s'est pas réfugiée en moi pour que je sois sa bouée de sauvetage, pour que dans mes bras, elle puisse calmer ses angoisses. Dans *le Monstre*, même si c'est elle qui criait, même si j'ai le sentiment que je ressentais davantage sa peur qu'elle, la mienne, c'est moi qui ai gardé les yeux fermés, moi qui suis resté tout comprimé contre elle. Je suis resté l'enfant et elle, la maman.

Au départ il est interdit de jouer sur le seuil. « Tu peux prendre ta bicyclette, Benoit, mais ne traverse pas la rue Ozias-Ledus, elle est dangereuse. » Cette rue me terrifie. Il y a un fossé profond de chaque côté, et l'eau s'y écoule très vite, aussi vite que les voitures. Le seuil, je le désire et le crains plus que tout, dans la vie comme dans l'écriture. Plus tard je peux jouer dessus, dedans, mais je ne le traverse pas. Maman ne l'a jamais fait. L'exemple du *Monstre* en est un parmi tant d'autres. Beaucoup plus tard je refaçonne le seuil, en étire les franges, quitte à les perdre de vue, pendant un moment, puis je les remets en place. Mais je ne passe jamais le seuil. Sinon, je pourrais me perdre.

*

Les doigts de Julie pianotent sur la table de la cuisine. Elle a le visage d'une petite fille qui veut qu'on sache qu'elle joue à l'espiègle. Tout de suite après, son visage se vide, comme s'il se préparait aux grandes larmes. Julie continue de pianoter, son majeur frappe de plus en plus fort, elle ne le contrôle plus. Dans ses yeux, de l'incompréhension et de la stupéfaction. La peur soudaine qui s'épand dans son ventre passe dans le mien. On a fumé du cannabis. Julie essaie de dire des choses, mais les sons qui sortent de sa bouche sont inintelligibles, comme si elle s'obstinait à parler une langue que personne ne parle. Parfois elle sourit, parfois elle se crispe. Plus tard – sa voix est basse, fatiguée –, elle me dit qu'elle a eu l'impression de perdre son identité.

Pourquoi parlait-elle cette bouillie insensée? Je ne le saurai jamais. Ce que je sais par contre, ce que je crois plutôt, c'est que de refuser que les mots sortent est une volonté de ne pas écouter ce qui monte et, du coup, ce qui arrive tout tordu parle peut-être davantage que les mots, en exprimant la détresse du *sens qui fait mal* et du *sens qui sombre dans l'informe*.

*

Avoir le sentiment de perdre son identité suppose sans doute une volonté de perdre son identité, pour un temps du moins. Dans l'écriture, me mettre à la place du « je » qui parle, ou le laisser prendre la mienne, ne me demande pas de choisir entre l'investissement et l'identification. Cette question me traverse l'esprit, mais elle se fait flottante, pour devenir de plus en plus volatile. Mon travail d'écoute et de captation ne se

déploie pas à l'intérieur de ces concepts, ça se fait ailleurs, autrement. Encore une fois, comme Jean-Bertrand Pontalis, « je ne récusé pas les théories. Je préfère naviguer dans leurs marges. »³ Je me laisse pénétrer par les voix de maman et de Julie, et non seulement elles ne m'étouffent pas, mais j'ai le sentiment qu'un nouveau souffle s'immisce en moi, auquel j'essaie d'accorder le mien. En fait, je n'essaie pas, ça se fait sans moi.

³ Jean-Bertrand Pontalis, *Ibid.*, p. 86.

J'ai réussi à me rendre jusqu'au salon pour me coucher en boule sur le fauteuil. Mon cœur bat vite, ma respiration est haletante, je n'ai pas dormi de la nuit.

J'ai le téléphone dans les mains. Je compose le 811. La voix de la femme à l'autre bout du fil est droite, un peu haute, pas mécanique mais collée aux manuels de santé. Ça m'oblige à me dominer. Ma voix tremble mais elle ne glisse pas vers les pleurs.

Je lui dis que j'ai peur, que je me sens faible, que chaque fois que je vomis, j'ai l'impression que je vais m'évanouir. Elle me dit « du repos, du repos ». Avant que je raccroche, elle me suggère d'aller consulter un médecin si mon état se détériore. C'est ce qu'il faut dire, je sais, mais cette phrase et cette voix accélèrent mon pouls et assèchent ma bouche. J'appelle maman. Il est six heures et demie, elle vient de se réveiller. Dès qu'elle répond, avec sa voix matinale, pas paniquée, qui tout de suite trouve la mienne, je sais que je peux pleurer. « Tu as une gastro, ça court ces temps-ci, et tu fais probablement de l'hyperventilation parce que tu es inquiet. Tu devrais aller te recoucher ». Mes petits animaux internes arrêtent de courir dans tous les sens.

La voix est un condensé de ce que j'y mets, volontairement ou pas. Ce sont les mots qui sortent de la bouche de maman et de Julie, et ceux qui y restent. Ce sont mes mots, amalgamés aux leurs, qui, tranquillement, forgent des morceaux de corps. Cette voix ne peut être définie avec précision, elle ne peut être circonscrite. C'est un creuset où la sensibilité de celles qui m'entourent rencontre la mienne, frontalement ou de biais, pour ouvrir sur du nouveau : une invention (au sens de fiction et de trouvaille)⁴, ou même une composition (au sens d'assemblage et d'harmonie). Une sorte d'altérité nécessaire avec laquelle je flirte, une tension constante entre moi et l'autre. Tension mais aussi développement, dépliages successifs, couches poreuses faites de toutes mes voix, vêtement perméable avec lequel je m'habille, texte-peau.

[L]e « je » n'est [...] pas une seule personne disposant d'une identité nettement assignée, concentrée en un point, mais plusieurs personnes, ou du

⁴ Jean-Bertrand Pontalis, *Ibid.*, p. 57.

moins plusieurs en une, dont les voix démultipliées paraissent se superposer et s'entrecroiser, comme peuvent le faire les lignes d'une composition qui s'accordent alors même qu'elles paraissent se dissocier et partir dans des directions différentes.⁵

Ma voix me semble à la fois plurielle et singulière. Plurielle dans le sens de composite, modulée, fragmentée. « Une condensation de traits empruntés à plusieurs personnes »⁶ en constante reconstitution. Une voix commune et chorale. Presque une voix collective⁷. Une voix qui tend la main parce que le « je » avec lequel elle s'énonce n'est ni hermétique ni unique, il s'écrit avec les autres, il va vers l'autre. Mais elle est aussi singulière, car malgré l'impossibilité de la cantonner, je la perçois comme une entité mobile, peut-être impalpable, mais prégnante. Une sorte de con/fusion entre la voix de maman et de Julie, et mon propre corps. Je conçois ma voix pas tant comme une suite de va-et-vient à travers tout ça, que comme la topologie en perpétuelle transformation qui lui permet d'exister.

Je n'ai surtout pas envie de maîtriser ma voix. Mais je ne veux pas non plus être à sa remorque. Et par-dessus tout, je déteste l'idée d'équilibre, de juste milieu. Je ne me dis pas qu'il faut que je me situe sur ce seuil idéal où ma voix épouse celle de maman et de Julie, sans les suivre ni les précéder. Les faire parler par ma voix est une exigence, une méthode *cursive*, avec tout ce que ça implique de tremblements, de bégaiements, de conflits, de doutes, de compromis. Une sorte de non-maîtrise assumée. Serait-ce une non-

⁵ Pierre Macherey, *Proust entre littérature et philosophie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 74.

⁶ Nathalie Roy et Anne Élane Cliche, "Entretien avec Marie-Claire Blais", dans *Voix et images*. Vol. 109, Automne 2011, p. 20.

⁷ Annie Ernaux distingue l'universel du collectif, le premier connotant une certaine volonté d'englober le réel, le second se contentant plutôt d'embrasser la pluralité humaine. *L'écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003, p. 56.

maîtrise maîtrisée? Ou un cheminement tortueux à travers lequel un texte parfois se pense, ou se dépense⁸? Peut-être. En tout cas, j'essaie de laisser ma voix porter ce qu'elle a à porter.

*

Je lance une remarque faussement méprisante comme je le fais souvent. Maman se sent obligée de réagir, de manifester son intérêt, son approbation, qu'elle soit d'accord ou pas : ça ne se fait pas de ne pas attraper la perche que je tends. Maman plisse le front en faisant non du visage, en souriant, en riant presque... « c'est pas possible de dire des niaiseries pareilles... » Il y a dans sa voix quelque chose d'attendu, quelque chose qui n'est pas habité mais qui veut montrer le contraire, et ça finit par être habité à force de le vouloir. Papa, lui, ne sourcille pas.

⁸ Dans les deux sens du terme : qui cesse d'être pensé, qui se donne sans compter.

Je ne sais pas à partir de quand la voix s'enclenche, ni non plus de quoi elle est faite, encore moins d'où elle part, d'où elle parle. Je ne crois pas pouvoir la saisir. Je peux, tout au plus, essayer de l'entendre. Elle est faite de celles qui jouent dedans, par moments, qui me semblent inséparables les uns des autres. De toute façon, l'intérêt n'est pas d'en séparer les divers matériaux, mais plutôt de reconnaître son caractère à la fois hybride et malléable.

Si j'arrêtais le cours de ma voix pour la capter, j'échouerais. « La voix ignore les commencements. Quand on croit pouvoir en saisir le début, elle est déjà là, déjà plus avant dans sa course. »⁹ On ne peut pas la séparer en syllabes, en phonèmes, elle est faite de tout ce qui la suit et la précède, de tout ce qu'elle contient et laisse échapper. La voix est ce qu'elle draine. Ses imitations, ses imprécations, ses impulsions, ses attendrissements. Ses notes importent moins que sa musique.

Plus je tente de cerner ma voix, plus les limites fuient. On dirait même que ça se liquéfie. Mais cette perception est loin d'être inféconde. Ces approximations, parfois contradictoires, disent quelque chose d'essentiel sur la voix, une chose que Gilles Deleuze a bien saisie : « Il faut absolument des expressions inexactes pour désigner

⁹ Alain Arnaud, *Les hasards de la voix*. Paris, Flammarion, 1984, p. 1.

quelque chose exactement »¹⁰. L'énumération de toutes mes voix me donne donc à voir ce qui flotte autour de moi quand j'écris, ce qui s'imprègne en moi, s'y agglutine, et s'évapore doucement, comme la silhouette d'une femme en allée avant même que je l'aie aperçue.

*

Je la vois. Ça va mieux déjà. Elle est debout, près de la banque, en train d'envoyer un texto. Elle a l'air concentrée. Elle m'a vu. Son visage sourit et ça me fait sourire. Elle m'embrasse pour vrai puis fait un raclement de gorge et un bruit avec sa langue. Elle se fâche gentiment contre son téléphone cellulaire. Je ris. Elle aussi. J'étais triste, mais c'est fini. Parce que Julie fait des sons attendrissants avec sa voix et parce que ses yeux reçoivent ce que je ne dis pas encore, la tristesse est passée, comme un hoquet.

Pour que l'ouverture se fasse, pour que les voix soient entendues, il faut une sorte de perte de contrôle. En acceptant de montrer sa faille, Julie m'a ouvert ses bras, ses oreilles, son corps. Sa faille a pu rencontrer la mienne, discrètement.

¹⁰ Gilles Deleuze, *Rhizome*, Paris, Éditions de Minuit, 1976, p. 60.

Une phrase me trotte dans la tête : je suis le sujet du sujet que je célèbre¹¹. Comme si on se créait mutuellement, maman, Julie et moi. À défaut d'écrire *sur* quelque chose, je préfère écrire *sous* : percevoir par bribes, par expirations, me mettre en position d'humilité par rapport à ce qui se donne à entendre et à écrire. Je suis sensible à ce qui vient juste avant l'écoute, ce qui ne demande pas une attention précise, mais plutôt une *disposition* à. C'est un état qui entend sans vouloir saisir. Du coup je me laisse entraîner, non pas dans l'assujettissement, mais dans une sujétion assumée. Sans perdre ma subjectivité ni ma singularité, je me les réapproprie à travers celles que je célèbre en les incorporant.

J'aime aussi écrire *avec* maman et Julie, puisqu'il y a échange, partage, confiance. C'est plus qu'une écriture « trivocale », c'est une écriture démotique et polyphonique¹². Les voix de maman et de Julie se joignent à la mienne, non pas pour créer une troisième voix, mais pour forger une architectonique où les lignes qui se coupent et se recoupent, se rapprochent et s'éloignent, vivent en moi. Je me vois comme « quelqu'un qui est en train

¹¹ Cette phrase est presque un calque de celle qu'écrit Susan Sontag à propos de Barthes : « Il est le sujet de tous les sujets qu'il célèbre ». *L'écriture même, à propos de Roland Barthes*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1982, p. 56.

¹² Dans son essai *Esthétique et théorie du roman*, Mikhaïl Bakhtine met en évidence le caractère plurilinguiste du texte littéraire, lequel se conçoit comme une multiplicité de discours. Les différentes voix qui le traversent parlent entre elles, faisant de ce dernier une hétéronomie, d'où le caractère dialogique et polyphonique de l'œuvre. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées » (traduction Daria Oliver), 1978.

de percevoir, qui est tourné vers ce qui est en train d'apparaître, ce qui interroge cette apparition, lui adresse la parole »¹³. Cette disponibilité demande une sorte de contre-effort, une volonté d'être ici, maintenant, pour qu'un rapport s'établisse entre maman, Julie et moi; une sorte d'écosystème dans lequel des échanges et des dynamiques pourront naître.

J'écris aussi *dans* leur voix. Au plus près de ce qui s'éprouve sans se prouver. Là où la glu défait et refait les mots. Et pourquoi pas *entre* elles et moi, là où la voix prend le temps de se poser, dans cet espace interstitiel où le *faire-exister* est peut-être le plus sensible. Dans le silence.

*

Que les choses soient dites ou tues, tout un pan m'échappe, forcément.

¹³ Paul Bélanger, « Objets pour un dialogue du temps et de l'espace dans l'écriture » dans *Dans l'écriture*. Collectif, Montréal, XYZ/Travaux de l'atelier, 1994. p. 31.

Je suis couché dans le chaud. À l'intérieur de mes paupières, c'est orangé, presque douloureux de lumière. Quelque chose se place dans ma jambe, quelque chose d'à peine perceptible. Je sens que j'ai une jambe, qu'elle est séparée du drap qui la recouvre. J'entends le vrombissement des voitures au loin qui monte et descend. Des voix arrivent. Celle de maman, celle de Julie. Elles investissent les lieux sans s'installer. Les mots qu'elles disent ne sont pas des mots. Je ne sais pas ce que c'est. Peut-être des lignes mélodiques, ou des coulées de sons. J'ai l'impression que je les orchestre et qu'elles me dirigent. Je fais bouger ma langue, mes dents, ma mâchoire. Je ne sais pas si ça bouge ou si je ne fais qu'y penser. On dirait que moins j'y pense, plus ça se laisse bouger. Personne ne pourrait remarquer que les voix de maman et de Julie jouent dans ma bouche. Je finis par les laisser aller. Mes lèvres ne remuent plus. Je me rendors.

La voix de maman est faite pour être entendue dans une petite chambre peinte en
bleu.

Julie m'appelle. Je lui réponds comme maman me répondrait. Je veux rassurer quelque chose qui n'est pas encore ébranlé, quelque chose qui n'est jamais calme même si ça ne se voit pas. Julie me pose des questions, elle rit, elle n'écoute pas sa voix, ni la mienne, je la coupe, il n'y a aucun silence. Elle me dit « fais-moi rire ». Malgré moi et parce que j'en ai envie, je me laisse emporter par son flot de paroles. Elle a besoin de moi. Je lui raconte mes histoires de sexe et on rigole. Ça me fait du bien de lâcher les choses, d'aller là où c'est connu, où ça palpète toujours. Nos voix s'entremêlent, se distinguent à peine. On parle vite, on imite quelqu'un, celui qui est au-dessus ou en-dessous de nous, on s'esclaffe au point de faire taire la voix, reste la gorge qui vibre. Maintenant on soupire de soulagement. On a atteint le plaisir et on peut se reposer, raccrocher. Je ne sais pas si on vient de faire l'amour.

Quand la voix de Julie me pousse dessus, je suis aux prises avec une attraction violente qui m'amène à sombrer dans quelque chose de très séduisant : la fusion vocale. Alors j'ai l'impression que nos voix disparaissent au profit d'une nouvelle voix qui n'est même pas une voix. C'est un babillage qui tourbillonne. Ça n'écoute pas.

Comment être à l'écoute de la voix? Suffit-il de tendre l'oreille pour qu'elle se laisse écrire? Peut-on se perdre dans la voix de l'autre? Dans sa propre voix? Comment faire pour que toutes nos voix soient entendues? « Écouter n'est pas obéir, c'est beaucoup plus difficile »¹⁴. Écouter, c'est négocier, être disponible, s'entrouvrir, mais c'est aussi

¹⁴ René Lapierre, *Renversements, l'écriture-voix*, Montréal, Les Herbes rouges, 2011, p. 136.

résister. À l'aliénation. À l'avalement. Et la résistance, elle, n'est pas qu'un refus. C'est surtout un respect des lisières qui se tracent dans la voix et qui font que ses entrelacs et ses trajectoires ne visent pas toujours le même point de fuite.

Je parle comme maman, comme Julie, et je n'ai pas du tout l'impression de parler comme elles.

*

La voix peut être un cri qui se répète, se convainc, s'alimente. Elle peut être sa propre retenue, ses frustrations, ses tabous. Ses poussées comme ses réserves lui donnent sa texture, son grain. Elle est au-delà des mots. Quand j'écris, j'ai l'impression d'avoir accès à chacune de ses démultiplications et, en même temps, j'ai le sentiment de n'entendre qu'une seule voix. Peut-être la mienne.

La voiture ne bouge plus depuis une dizaine de minutes. J'ai éteint le moteur. On est dans un stationnement. J'ai senti qu'on devait s'arrêter, que quelque chose allait se passer. Julie et moi, on parlait. Ça se faisait tout seul. Je n'étais pas préoccupé par les voitures, le chemin à suivre, les feux de circulation, le poste de radio. J'étais avec elle.

À un moment, la voix de Julie a pris trop de place, alors on s'est arrêtés.

Elle me parle de son amoureux. Sa voix charrie des mots chargés, qui sortent par jets. Je la prends dans mes bras, caresse ses cheveux. Son nez et ses yeux coulent dans mon cou. Son corps tremble. On reste comme ça, longtemps, sans malaise. Plus tard, ses spasmes s'intensifient. Elle était seule à pleurer, bientôt on est deux à rire. Sa voix et son corps ont ouvert quelque chose en moi. Comme un espace qui n'existait pas avant qu'on s'y blottisse.

*

La voix n'est pas un territoire mais une dynamique. Elle ne relève pas d'une logique du plan, ne se constitue pas par démarcations mais par trouées, retours et superpositions. Plutôt que de territoires ou de frontières il faut

parler, dans le cas de la voix, de limites au sens de champs. La voix relève d'une théorie des corps.¹⁵

La voix est plus qu'un chemin et ses contours, ses embranchements et ses cul-de-sac. Ces termes supposent un arrêt et surtout quelque chose qui existe sans la voix, que la voix n'a qu'à *explorer*. Or la voix ne s'arrête pas et ne vit pas dans un lieu précis. Elle trace, se déploie, se déplace et reprend ailleurs, par coups, ondoiements, frottements. La voix est une instigatrice de passages. Elle crée ses espaces et dès lors qu'elle le fait, elle crée son temps. Un temps opératoire. La voix n'est pas linéaire, mais elle forge une ligne (fragmentée, discontinue, sinueuse, circulaire) qui permet au temps de faire sa marque. J'ai l'impression que la voix est étrangère aux conventions temporelles, mais qu'en s'énonçant, elle invente le temps ou s'y arrache. Elle le rend palpable, dense et léger, dilaté et contracté. Parfois elle le suspend, parfois elle le condense. Elle n'est pas prise dans ses contingences.

*

La voix est toujours là, il me semble. Même dans le silence. Surtout dans le silence.

¹⁵ René Lapierre. *Op. cit.*, p. 158.

Quand maman fumait dans la cuisine, elle faisait souvent glisser son cendrier en verre sur la table, sans dire un mot. Le bruit entraînait en moi et se promenait. Il prenait une forme nouvelle, diffuse, tactile. Je me sentais bien dans ce bruit en verre qui se frayait un chemin sous ma peau et autour de mon visage. Tout mon corps était comme bercé par le bruit que je n'entendais pas mais qui était là, partout. En y repensant, j'ai l'impression d'avoir une légère couche de goudron sur les mains, sur les lèvres, jusque dans la gorge.

Maman ne fume plus depuis au moins dix ans.

*

La voix est faite de tous les bruits qui tournent autour et collent à elle. Ils ne disparaissent jamais complètement.

Je ne cherche pas ma voix, je la laisse venir. La mienne, c'est-à-dire celle de maman et celle de Julie. Une voix palimpseste qui mélange tout. « Notre moi est fait de la superposition de nos états successifs. Mais cette superposition n'est pas immuable comme la stratification d'une montagne. Perpétuellement des soulèvements font affleurer à la surface des couches anciennes »¹⁶. Je suis un ramassis de poussière, de morceaux, de copeaux. Je suis tout ce que j'ai été, tout ce qui m'a frôlé, percuté, chamboulé, bouleversé, renié. Je suis ces couches de « moi ». Plus je suis sensible à ce qui a forgé ma mosaïque vocale, aux choses contraires qui lui ont donné sa posture, plus j'ai conscience de ce qui me travaille. C'est ma sensibilité, ma capacité de percevoir, de me mettre à la place *de*, qui me font voir que « je » est vraiment un autre et que « le romancier – c'est à la fois ce qui le distingue et le met en danger – est terriblement exposé à la vie. »¹⁷ J'ai l'impression que c'est à travers mon propre morcellement que je peux entrer en contact avec celui de l'autre. « Quand il est enfin parvenu, à grand-peine, à maîtriser ses divisions internes, [celui qui écrit] s'ouvre à de nouvelles fractures, à de nouvelles divisions. De

¹⁶ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Coll. Quarto Gallimard, 1999. p. 2087.

¹⁷ Virginia Woolf, *L'écrivain et la vie*, Paris, Rivage poche/Petite bibliothèque, 2008, p.111.

toute façon, écrire ne signifie pas ouvrir, encore moins s'ouvrir : s'entrouvrir, peut-être, à la limite. »¹⁸

*

Le rai de lumière, qui éclaire peu, se voit *sous* et *entre* les portes. C'est l'espace que ma voix tente d'habiter avec précaution et parcimonie. Mon écriture, comme ce rai de lumière, m'apparaît tantôt tranchante, tantôt caressante, mais toujours par coupes, par jets. Elle n'est ni pâle ni édulcorée, elle révèle des choses entourées d'ombres, de façon à la fois diffuse et précise. Une écriture de la frange. Un éclairage de biais, ni tamisé ni cru, mais qui sonde les contours, fabrique des silhouettes. La porte qui ne cesse de s'entrouvrir donne une grande place à ce qui s'y laisse écrire.

¹⁸ Enis Batur, *Ibid.*, p. 23.

Lire dans sa tête, c'est lire dans son corps. Quand j'écris, je suis conscient des imperceptibles tensions qui se trament. Le chemin de la voix s'est tracé dans mon corps et sur l'écran, et il se retracera si je me relis. Mais ce sera un nouveau trajet, peut-être même un nouveau corps. « Ce que la voix livre du corps atteint sans délai un autre corps. Sans délai ni distance, dans une immédiate communication, une fusion. Le tracé de la voix, un inextricable corps à corps, un nœud indénouable.»¹⁹ La voix est extraite du corps et elle le refaçonne dans le texte. Une contamination et une conductibilité s'exercent entre le corps et la voix, entre les mots et les choses.

*

Je lis les courriels et les textos de Julie. Je m'entends l'entendre. Ça rit et ça s'apaise quelque part dans mon ventre.

¹⁹ Alain Arnaud, *Ibid.*, p. 36.

*

Maman est assise de biais sur le beau canapé. Elle regarde en direction de ma tante, installée sur sa chaise, triomphalement. Il y a un silence, plutôt une pause. Je sais que ma tante va reprendre son monologue et que maman va continuer de la regarder avec son sourire intimidé qui s'efforce de ne montrer aucune trace d'ennui. Peut-être qu'elle ne s'ennuie pas et que c'est moi qui m'ennuie pour elle. Comme prévu, ma tante reprend. Cette fois, elle nous raconte par le menu comment son chat s'amuse à courir après les écureuils. Maman rit aux moments où il faut rire, ce n'est pas calculé. Elle invite ensuite ma tante à poursuivre son histoire en lui demandant, avec dans la voix un réel intérêt, de raconter comment s'y prend son chat. Question prévisible et attendue par ma tante, qui s'empresse de nous rappeler que son chat ne chasse pas les écureuils comme tel, mais qu'il a, pas plus tard que la semaine dernière, réussi à tuer une souris, exploit qu'elle a d'ailleurs immortalisé. Lorsque ma tante demande si on veut voir les fameuses photos, maman est la première à dire oui. À mesure que les photos défilent sur l'écran de télévision, maman attend que ma tante s'exprime dans tous ses éclats avant de passer un commentaire qui ne fait que corroborer ce que ma tante a déjà oublié.

*

J'ai besoin de parler pour celles qui parlent peu, celles dont la voix discrète se fait enterrer. Je m'abreuve des réalités auxquelles on ne s'arrête pas. Les détails de la

quotidienneté qui sont affaire de vie ou de mort. De précieuses banalités. Nathalie Sarraute, dans son roman *Tropismes*, et dans toute son œuvre, considère ces petites choses comme

des mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir. Ils [lui] paraissaient et [lui] paraissent encore constituer la source secrète de notre existence²⁰.

En m'y intéressant, en y étant attentif, j'ai l'impression d'avoir accès à un terreau d'où émerge une voix balbutiante, tremblotante, une voix encore pleine de ses sécrétions, une voix souvent tue. Cette voix, je veux non seulement l'écouter, mais l'embrasser, la laisser s'épandre.

*

Je m'amuse à mettre maman en colère, en faisant semblant d'avoir oublié qu'elle m'a prêté son câble noir pour pouvoir brancher mon *ipod* dans sa voiture. Elle se prend au jeu, sa voix monte, se met à bouillir, ça va peut-être déborder. « Tu ferais mieux de le r'trouver parce que... je te l'ai passé, je m'en rappelle très bien... ». Le r du « très bien » est incisif, prononcé sans ménagement, il gruge la gorge sans se demander si ça peut faire mal. Mais il n'y a pas de charge vertigineuse dedans, pas de brèche géante, juste une colère en éclosion qui n'ira ni trop fort ni trop creux. Je me sens puéril mais pas coupable de manipuler maman comme ça. Je veux faire rire papa et ça marche; il le fait, d'abord

²⁰ Nathalie Sarraute, *Tropismes*. Paris, Éditions de minuit, 1957, Introduction.

par en-dedans, sans calcul, sans encouragement, puis il se laisse envahir, il rit plus fort, me rabrouant des yeux sans y croire. Je veux que maman vive de la colère. Je me dis qu'il n'y a qu'avec papa et moi qu'elle se permet de l'extérioriser, et même s'il s'agit d'un coup monté, son corps l'aura vécue, cette colère, il se sera secoué pour toutes les fois où il est resté poli. Je lui montre finalement le câble noir et elle sourit, crispée, puis ça se soulage très vite dans son visage.

*

Ce qui m'appelle dans la voix discrète, dans sa grande petitesse, c'est cette proximité, cet accueil fait à ce qui *est en train d'arriver*. La voix discrète ne se manifeste pas que dans le grommèlement, le chuchotement ou le murmure. Elle est souvent contenue, intérieure, tempérée, mais elle est aussi et surtout dans le *juste assez* et dans ce qui est dit à côté. Je n'y ai pas recours pour éviter la caricature, la polémique, le politique, en un mot, le *gros*. C'est moins un effort pour m'éloigner de l'aphorisme, de la sentence, de la vérité séduisante, qu'un désir d'accéder à l'inconsistant, à l'imperceptible, au « cœur silencieux des choses »²¹.

Cette communication, entre familiers, n'a même plus besoin, souvent, des mots pour se produire. Elle s'alimente d'une multiplicité de signes corporels qui donnent lieu à un constant et efficace déchiffrement sans failles : communication par l'intonation, le regard, la gestuelle, et plus généralement l'habitus corporel global des interlocuteurs – tout ce qui nourrit ce phénomène si riche que [Nathalie Sarraute] a appelé « la sous-conversation »,

²¹ Titre d'un ouvrage de Pierre Bertrand qui porte, justement, sur l'imperceptible et l'inconsistant. Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses*, Montréal, Liber, 1999, 168 p.

dont l'énoncé accompagne dans les récits les dialogues d'une telle densité d'appui et de commentaire que les paroles réellement prononcées en apparaissent non seulement nourries, baignées, mais en quelque sorte noyées dans ce riche terreau muet et corporel.²²

Ces voix à la fois discrètes et envahissantes deviennent, à cause de cette inertie qui les traîne, de moins en moins souveraines. Un poids toujours grandissant, issu de la dynamique de l'habitude et de l'attraction des autres, s'incruste en elles, creuse leurs mots et surtout leurs sons pour les niveler, les aplanir. Un poids qui les ramène là où on a le sentiment que ça ne bat plus. Il arrive que les voix de maman et de Julie soient dans l'auto-répression, des voix presque amuïes, et qu'elles suivent une ligne mollement, en la soulignant à peine. Des voix raisonnables qui, de refoulement en refoulement, ne demandent qu'à être arraisonnées à tout ce qui est extérieur à elles, des voix qui finissent par sombrer dans la convenance.

²² Jean Pierrot « Connivence et exclusion dans l'œuvre romanesque de Nathalie Sarraute » dans Pascale Foutrier, *Éthiques du tropisme : actes du Colloque Nathalie Sarraute, 7 mai 1999*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 18.

J'aime que ma voix montre ses failles et ses forces - ce qui est souvent la même chose - en ayant la conviction que c'est dans ces contradictions (apparentes) qu'elle crée son erre d'aller. La force de la voix réside dans sa fragilité : la voix-pilier se confond avec la voix-césure. En s'offrant, en se livrant, la voix se met inévitablement en danger. Dès qu'on parle, on est blessé.

*

Le son ne se dit pas.

J'ai un nouveau message sur ma boîte vocale. C'est Julie. « Allô Benoit, j'espère que tu vas bien, on est vendredi, il est 11h45, je suis allée à la Grande Bibliothèque ce matin, il fait gris dehors, et tellement froid, c'est poche, bon, écoute, je t'appelle pour confirmer pour la pièce, quand est-ce que tu vas la voir la pièce de théâtre, c'est de Nathalie Sarraute, c'est ça?, on s'en est parlé hier, mais je pense qu'on n'a pas précisé le moment, je suis plus certaine, si c'est samedi prochain ou le 26, 6-6-6-6-6 (grand éclat de rire), je suis drôle hein, en tout cas, rappelle-moi, là je prends le métro, je serai au marché Jean-Talon, ça se peut que tu puisses pas me rejoindre, mais essaie quand même, bye. » Je suis essoufflé.

*

Dans la voix de Julie, il y a de l'effervescence. Les moindres tiraillements s'entendent, vibrent et s'épandent. Sa voix est un manège qui n'étourdit pas, si on accepte d'entrer dedans.

*

Il arrive que la voix de Julie (celle de maman aussi, mais c'est plus rare, quoique non, ce n'est pas plus rare, c'est juste que ça me frappe moins) soit un précipité qui me ferme. Quelque chose de violent s'inscrit alors en moi : je ne suis plus en mesure d'écouter.

Depuis deux semaines, on n'arrive pas à se parler de vive voix, Julie et moi. Que des messages intercalés, des moments manqués. Ce soir, je la rappelle. Après trois coups, son répondeur démarre. Sa voix est réservée, impressionnée, en-dessous, comme si elle passait un test qu'elle était certaine d'échouer, comme si elle ne voulait pas être entendue. Il y a de la solitude aussi. La solitude de personne en particulier. Je raccroche sans laisser de message, puis je réessaie. Je ne crois pas que Julie va me juger de faire ça.

Condition fondamentale pour que la voix sonne vrai : enrayer tout jugement.

*

Dès la première sonnerie, Julie décroche. Sa voix est abrupte et vive, un peu coupable. « Je faisais du ménage ». Ensuite elle se place, se pose presque. Elle dit « Bon! ». Quelque chose dans sa voix s'est assis, mais j'ai l'impression que c'est sur le bout des fesses. Dans d'autres circonstances, j'aurais accepté de jouer, de faire rebondir sa voix. Mais ce soir, la mienne est couchée, écrasée même. Ma voix veut qu'on la

prenne doucement, pas qu'on la charme à tue-tête. Les phrases pressées de Julie drainent une énergie qui reste dans le combiné. Je lui demande si ça tient toujours pour le souper de demain. Elle fait un long « mmmmmmh » plein de remords. Elle a beaucoup de travail, a mal calculé ses affaires, « on remet ça ? » Oui, Julie, on remet ça.

Parfois ça ne fonctionne pas. C'est un manque de disponibilité, ou une trop grande envie de disponibilité. Ou ça n'a rien à voir avec ça. C'est peut-être l'occasion de reculer, d'abandonner, de laisser aller. L'occasion de me dire tant pis.

J'écris des fragments avec la voix de maman et celle de Julie. Chaque fois leur voix me parle différemment et chaque fois c'est vrai. Je ne sais pas si ça forme un ensemble, mais c'est cohérent, et vivant. C'est en mouvement.

Maman et Julie sont des femmes pleines de trous, que je connais par bribes, par lancées, par coups. Des femmes effrangées. Je les regarde sous un éclairage discret pour qu'apparaissent des moments.

Je pense par moments, je me souviens par moments, j'écris par moments. J'ai l'impression que le sens émerge de ces moments-conglomérats, que c'est à partir d'une sensation, aussi diffuse soit-elle, qu'un mini-récit peut se mettre en place, ouvrant sur quelque chose d'essentiel: chacun d'entre eux *peut* devenir le centre.

Dans le fragmentaire, c'est une autre relation, plus complexe que ne la prévoyait la conception dialectique, qui est mise en jeu, une relation tour à tour inclusive, exclusive, et occlusive, où la partie ne renvoie plus à aucun tout préalable, où le tout lui-même est partie, où la partie, enfin, peut être plus grande que le tout, et le contenir à son tour, parce qu'elle garde toujours en réserve un pli, qui reste partiellement caché à la vue : sa part précisément occluse (ou obtuse, selon l'expression de Barthes).²³

Le fragment me permet d'écouter chacun des instruments de la voix. L'orchestre ne l'emporte pas sur le second violon, la flûte traversière ne remplace pas le hautbois. Contrairement à une vision symphonique, où c'est l'ensemble qui compte, l'expérience fragmentaire est tantôt un concerto (quand la voix est lancée et semble au premier plan),

²³ Ginette Michaud, *Lire le fragment, transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Lasalle, Québec Hurtubise HMH, 1989, p. 32.

tantôt une fugue (quand les voix se cherchent, se conjuguent, se séparent, décalées mais harmonieuses). Ou bien des variations. Tout ce qui m'est donné à entendre y émerge, vient au-devant des choses, s'atténue, puis se tait. Tout est rythme. Mais pas un rythme encadrant, structurant, englobant, qui donne le ton. Sinon on sombre dans le procédé. Plutôt un rythme de l'intérieur si je puis dire, qui parfois coule, parfois achoppe. Un rythme qui écoute ce qu'il fait au moment où il le fait. Qui s'adapte aux modulations de la voix, à la virgule près.

*

Le fragment est comme un carré de scène. Maman l'évite mais parfois entre dedans, pas longtemps. Julie court après et le fuit très vite. Bientôt c'est autre chose, ça se réorganise. Moi, « je sors ces fragments des marges de ma mémoire, elle-même fragmentée, lacunaire, pour les porter non au centre – personne n'a en lui de centre ou du moins ce centre introuvable n'occupe jamais le même lieu -, mais pour qu'ils viennent au jour du vif d'aujourd'hui. »²⁴

*

²⁴ Jean-Bertrand Pontalis, *Ibid.*, p, 27.

Dans la danse africaine, que j'ai pratiquée pendant cinq ans, ce n'est pas le danseur qui suit le percussionniste, ni même le percussionniste qui suit le danseur. Les deux s'interpénètrent en ouvrant un espace vierge dont ils disposent à leur gré. Il y a un véritable échange. Dans la danse contact, où il n'est plus tant question de rythme que de dynamique, les figures qu'on dessine dans l'espace ne peuvent exister que s'il y a à la fois écoute de son propre corps et de celui de l'autre. Pour que ça prenne, il faut que ça bouge. Les poses ne sont pensables que dans la mesure où ce sont des pauses. Pour le reste, pour que le mouvement opère, pour que les corps puissent dialoguer dans l'équilibre, les transferts sont obligés. C'est ce genre de dynamique que je vise, qui établit les relations à même la voix, à même les fragments. La musique et les dessins dans l'espace viennent peut-être de ma capacité à être concentré sur chacun des sons tout en les mariant les uns aux autres, parce que mon corps se fait non seulement corps, mais aussi oreille et instrument.

Julie me félicite pour ce que j'ai accompli. Elle me regarde loin dans les yeux, ses beaux yeux présents. Elle a la voix d'un père aimant, celle d'un enfant qui n'a pas encore appris les règles de la bienséance. Elle ne me fera pas de cadeau ni de souper spécial, contrairement à ce qu'elle dit, mais je ne peux pas lui en vouloir parce que ce qui se passe en ce moment est suffisant.

Il arrive que le fragment appelle la concision et la densité. Mais s'il les appelle, il ne s'y limite pas.

*

Quand j'écris, je fais naître un état, parfois tout petit (quelques mots, quelques phrases), et parfois je le gonfle. Ces états se joignent sans qu'il n'y ait continuité ni passation. Comme si mon écriture se refusait à l'*enchaînement*, pas tant pour fuir la logique du fil conducteur que pour faire parler les voix de maman et de Julie, elles-mêmes défaillantes, rhizomiques.

Tant pis pour le désordre, la chronologie d'une vie humaine n'est jamais aussi linéaire qu'on le croit. Quant aux blancs, aux creux, aux échos et aux franges, cela fait partie intégrante de toute écriture, car de toute mémoire. Les mots d'un livre ne forment pas davantage un bloc que les jours d'une vie humaine, aussi abondants soient ces mots et ces jours, ils dessinent juste un archipel de phrases, de suggestions, de possibilités inépuisées sur un vaste fond de silence. Et ce silence n'est ni pur ni paisible, une rumeur y chuchote tout bas, continûment. Une rumeur montée des confins du passé pour se mêler à celle affluant de toutes parts du présent. Un vent de voix, une polyphonie de souffles.²⁵

J'aime que les mots soient en suspens, en ébullition, qu'ils ne se cristallisent pas en un discours éloquent. Le fragment n'est pas un manque de rigueur ni d'assise, c'est la volonté de se placer délibérément du côté de la perte, dans un espace tout petit, mais où on ne se sent pas à l'étroit. C'est un espace ouvrant parce qu'il est conscient de sa

²⁵ Sylvie Germain, *Magnus*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 12.

souplesse, parce qu'il dialogue avec ce qui l'entoure. Le fragment se permet de terminer les choses dans l'hésitation et la perplexité. J'ai l'impression de ne pas achever ma pensée, de ne pas l'étendre pour bien colmater les trous. Ma pensée y respire mieux.

L'interstice n'est pas le vide, la paresse, la facilité. C'est le saut. Sauter, c'est vouloir et empêcher que ma voix sorte de sa trajectoire. Elle peut faire rupture, faire incident par moments, mais elle ne déborde pas de ses limites. Sinon, elle tomberait. Je veux qu'elle aille non pas vers le hiatus ou le désarrimage, mais vers la discontinuité. Si je reviens à l'image du chemin de fer, je dirais que je me vois dans un tortillard magique²⁶ qui, après avoir bondi, se retrouve quand même sur une nouvelle paire de rails, des rails qui apparaissent à mesure que le tortillard poursuit son trajet.

*

Dans le fragmentaire, je n'ai plus peur de la contradiction.

*

²⁶ J'emprunte l'image au dessin animée *Le voyage du tortillard* que je regardais quand j'étais petit. Dans cette émission, j'ai le vague souvenir de voir un train non seulement se promener dans des endroits impromptus (un ciel, un océan, un garde-robe) mais que les rails apparaissent au fur et à mesure que le train avance.

Personne ne parle depuis un bon moment. Papa tapote son volant au rythme de la musique qui joue à la radio. Je suis assis sur la banquette arrière. À côté de moi, des sacs de souliers chics, des cadeaux emballés, le grattoir et le balai. Je chante fort, mais pas trop. Puisque j'ai poussé la première note, maman se permet, elle aussi, de chanter. Sa voix claire effleure les choses. Quand la musique monte vers les aigus et qu'il faut contracter le diaphragme pour faire éclore la note, maman se contente de susurrer. Elle reste dans le fredonnement, tout près de la berceuse, pour ne réveiller personne. Elle ne se commet pas. Je ne sais pas si elle a peur de casser sa voix ou bien si elle craint de la faire entrer dans ce monde où, pour que la voix tienne, il faut pousser *pour vrai*.

Je ne vois que sa nuque, mais je suis sûr que son visage fait une grimace qui a l'air d'un sourire quand elle se heurte à son filet de voix. Maintenant, elle ne chante plus. Moi, je continue. Plus tard, elle ose une nouvelle harmonie. Papa n'a probablement rien remarqué.

Parfois, maman, c'est moi.

Cette femme qui vit des choses en les gardant pour elle, qui se laisse parler fort par papa, cette femme aux hanches et aux seins généreux, au sourire calmant, qui se tait dans les soupers de famille, sauf pour aider, et poser des questions; cette femme qui se plaint ou demeure silencieuse quand papa lui fait un reproche, qui insiste pour que sa chambre reste fraîche l'été, cette femme qui ne raconte que des bouts d'histoires, qui attend que ce soit papa qui verse le vin, cette femme, ce n'est pas toujours maman, ni même moi. Ça devient une voix qui fait trace.

*

Julie se confie à moi. J'écoute du mieux que je peux. Je ne sais pas si je me mets à sa place. Je sais seulement que quelque chose en moi essaie de se faire une place. Je suis écrit.

*

Ce qu'elles m'ont dit et ce qu'elles ne m'ont pas dit n'est pas toujours prégnant. Mais c'est toujours présent. C'est un matériau qui n'a pas de forme particulière, sinon celle d'un sous-texte, une sorte de négatif qui s'est posé et qui attend. Les mots de maman et de Julie peuvent maintenant s'incarner ailleurs.

Je marchais avec maman sur le côté gauche de la rue, là où le trottoir est le plus large. Je lui ai demandé de me parler de son travail. Elle a poussé un rire hésitant, comme pour permettre au reste de sa voix de se réchauffer. Ses mots étaient bien articulés, prudents et convenables. Je ne crois pas qu'elle se méfiait ni qu'elle se retenait. Si maman n'est pas souvent dans le déversement, la médisance ou l'épanchement, c'est peut-être parce que c'est loin de sa voix, géographiquement. À un moment, elle m'a dit de ralentir le pas, « je suis moins en forme que toi ». C'est sorti spontané, et franc. Comme si le mouvement et l'essoufflement le lui avaient permis. Je n'ai entendu aucun reproche ni aucune trace de jalousie dans sa voix. Ce sont des pousses qui n'ont jamais germé entre nous. On a marché longtemps sans dire de grandes choses. Les soupirs de maman quand elle a monté les escaliers au retour de notre marche continuent à me bouleverser.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

Alferi, Pierre. *Chercher une phrase*, Paris, Éditions C. Bourgeois, 1991, 77 pages.

Arnaud, Alain. *Les hasards de la voix*, Paris, Flammarion, 1984, 109 p.

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées » (traduction Daria Oliver), 1978. 488 p.

Barthes, Roland.

- *Fragments du discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, 280 p.
- *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard/Seuil, 1980, 192 p.
- *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, « Écrivains de toujours », 1975, 191 p.

Baudrillard, Jean. *L'autre par lui-même, habilitation*, Paris, Galilée, 1987, 89 p.

Blanchot, Maurice.

- *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, 219 p.
- *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1986, 360 p.
- *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1962, 294 p.

Batur, Enis. *Amer savoir, une tentative de roman sur l'art de la fugue*, Arles, Actes Sud, 2002, 336 p.

Bélanger, Paul. « Objets pour un dialogue du temps et de l'espace dans l'écriture » dans *Dans l'écriture*, Collectif, Montréal, XYZ/Travaux de l'atelier, 1994. P. 15 à 49.

Benmussa, Simone. *Entretiens avec Nathalie Sarraute*, Tournai, La Renaissance du Livre, Coll. Signatures, 1999, 238 p.

Bertrand, Pierre. *Le cœur silencieux des choses*, Montréal, Liber, 1999, 168 p.

Christin, Anne Marie. *La poétique du blanc : vide et intervalle dans la civilisation de l'alphabet*, Paris, Vrin, 2009, 208 p.

Cohn, Dorrit. *La transparence intérieure, modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981, 310 p.

Collin, Françoise. *Maurice Blanchot et la question de l'écriture*, Paris, Gallimard, 1971, 256 p.

Deleuze, Gilles. *Rhizome*, Paris, Éditions de Minuit, 1976, 74 p.

Derrida, Jacques. *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1979, 436 p.

Didi-Hubermann, Georges. « L'image brûle » dans *Penser par les images*, Nantes, Éditions Cécile de Faut, 2006.

Duras, Marguerite et Xavière Gauthier. *Les parleuses*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 243 p.

Ernaux, Annie. *L'écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003, 155 p.

Freud, Sigmund. *Abrégé de psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1978, 68 p.

Guyomard, Dominique. *L'effet-mère, l'entre mère et fille du lien à la relation*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2009, 211 p.

Haineault, Doris-Louise. *Fusion mère-fille, s'en sortir ou y laisser sa peau*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, 107 p.

Heyndels, Ralph. *La pensée fragmentée*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985, 208 p.

Jullien, François. *L'éloge de la fadeur à partir de la pensée et de l'esthétique chinoises*, Paris, Librairie générale de France, 1993, 158 p.

Lamy, Suzanne. *D'elles*, Montréal, L'Hexagone, 1979, 110 p.

Lapierre, René.

- *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 97 p.
- *Renversements, l'écriture-voix*, Montréal, Les Herbes rouges, 2011, 161 p.

Macherey, Pierre. *Proust entre littérature et philosophie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, 300 p.

Michaud, Ginette. *Lire le fragment, transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Lasalle, Québec Hurtubise HMH, 1989, 320 p.

Michaux, Henri. *L'espace du dedans : page choisies (1927-1959)*, Paris, Gallimard, 1969, 375 p.

Novalis. *Œuvres complètes. Tome II : Les fragments*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1975, 458 p.

Pingaud, Bernard. *Les anneaux du manège : écriture et littérature*, Paris, Gallimard, 1992, 250 p.

Pontalis, Jean-Bertrand. *En marge des jours*, Paris, Gallimard, 2002, 124 p.

Pierrot, Jean. « Connivence et exclusion dans l'œuvre romanesque de Nathalie Sarraute » dans Pascale Foutrier, *Éthiques du tropisme : actes du Colloque Nathalie Sarraute, 7 mai 1999*. Paris, L'Harmattan, 2000, p. 14 à 29.

Saint-Martin, Lori. *Le nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota Bene, 1999, 331 p.

Sontag, Susan. *L'écriture même, à propos de Roland Barthes*, traduit de l'anglais par Éric Blanchard, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1982, 62 p.

Woolf, Virginia. *L'écrivain et la vie*, traduit de l'anglais par Élise Argaud, Paris, Rivage poche/Petite bibliothèque, 2008, 165 p.

Articles de périodique

Bensmaïa, Réda. « Du fragment au détail », dans *Poétique*, numéro 47, septembre 1981, p. 355-370.

Roy, Nathalie et Anne Éline Cliche, « Entretien avec Marie-Claire Blais », dans *Voix et images*, Vol. 109, Automne 2011, p. 15 à 25.

Œuvres littéraires

Aude. *La chaise au fond de l'œil*, Montréal, XYZ, 1997, 159 p.

Barthes, Roland. *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 2009, 268 p.

Blais, Marie-Claire. *Le sourd dans la ville*, Montréal, Stanké, 1980, 214 p.

Chen, Ying. *L'ingratitude*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 1999, 154 p.

Cliche, Anne Elaine. *La sainte famille*, Montréal, Triptyque, 1994, 242 p.

Genet, Jean. *Notre-Dame-des-fleurs*, Lyon, l'Arbalète, 1948, 411 p.

Germain, Sylvie. *Magnus*, Paris, Albin Michel, 2005, 274 p.

Proust, Marcel. *À la recherche du temps perdu*, Paris, coll. Quarto, Gallimard, 1999, 2401 p.

Sarraute, Nathalie. *Tropismes*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, 140 p.

Tremblay, Lise. *La danse juive*, Montréal, Leméac, 1999, 142 p.

Discographie

Moffat, Ariane. *Aquanaute*, Montréal, Audiogram, 2002.

Série télévisée

Sander, Peter et Danielle Marleau, *Les voyages de Tortillard* (52 épisodes de 5 minutes chacun), Montréal, les films du train secret, 1977.